Trois Quatorze

Le journal de PIE — Numéro 57 — 2017

TROIS QUATORZE • LE JOURNAL DE PIE • PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

34E ANNÉE — « *Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu* » La Fontaine — N° 57 — NE PEUT ETRE VENDU

COMPAGNON DE ROUTE DE PIE, LE JOURNAL *TROIS QUATORZE* RELATE LA VIE ET L'EXPÉRIENCE DES ADOLESCENTS ET DES FAMILLES QUI SE LANCENT DANS L'AVENTURE DU SÉJOUR SCOLAIRE DE LONGUE DURÉE — TROIS QUATORZE PUBLIE DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS ENTRETIENS, TÉMOIGNAGES, REPORTAGES, PORTRAITS...

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES — 04 42 91 31 00 / 01 55 78 29 90 — 87 BIS RUE DE CHARENTON, 75012 PARIS / 39 RUE ESPARIAT, 13100 AIX EN PROVENCE — **WWW.PIEFRANCE.COM** — ASSOCIATION À BUT NON LUCRATIF, LOI DE 1901 — N° SIRET : 324 285 204 00032 — APE : 9499Z — FAX : 04 42 91 30 80 — CERTIFICAT D'IMMATRICULATION : ATOUT FRANCE (ARTICLE R111-21 DU CODE DE TOURSIME) : IM075110045 — GARANTIE FINANCIÈRE : HSBC — RCP : ALLIANZ IARD — MEMBRE DE L'OFFICE — MEMBRE DE L'U.N.A.T — MEMBRE DE L'U.N.S.E.

VOCATION & ACTION DE PIE — PARTIR OU ACCUEILLIR — L'ASSOCIATION ORGANISE, EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, DES SÉJOURS CULTURELS DE LONGUE DURÉE, EN DEHORS DE TOUTE CONSIDÉRATION SOCIALE ET ETHNIQUE, ET INDÉPENDAMMENT DE TOUT POUVOIR POLITIQUE, IDÉOLOGIQUE OU RELIGIEUX : ÉCHANGE TRIMESTRE, SEMESTRE OU ANNÉE SCOLAIRE — ACCUEILLIR UN LYCÉEN ÉTRANGER .

Retrouvez TROIS QUATORZE sur : www.piefrance.com et sur Facebook : www.facebook.com/journaltroisquatorze
Écrire à TROIS QUATORZE : trois.quatorze@piefrance.com
Rejoindre le RÉSEAU PRO DE PIE : www.piefrance.com/linkedin

TROIS QUATORZE — Direction de la Publication : PIE — Gratuit — n° 57 — 9 000 ex. — Rédaction : Xavier Bachelot — Assistante de rédaction : Pauline Arnould — Maquette & graphisme : J.-M. Gonzalez & Xavier Bachelot — Photos et textes : les participants aux séjours PIE — Ont participé à la création de ce numéro : Afif Boucetta, Bénédicte Déprez, Andrée Hamonou, Maya Ludwiczak, Sarah Souini...

Mascotte promo 2016-2017
LE SURICATE INDIGO CNTRL. – ZOOL. Petit mammifère carnivore sud-africain de la famille des Viverridés, voisin de la mangouste. Le suricate est une ravissante petite bête, une sorte de mangouste, qui ressemble au chien de prairie. Quand il est effrayé, il commence à creuser et il s'enterre (Chr. Arnothy, Chiche Paris, Le Livre de poche, 1978 [1970], p. 86).

Sommaire du numéro 57

IMAGES ET RÉCITS DES PARTICIPANTS — PP. 3 à 11, 14 à 15 & 19 à 24
Témoignages et photos des participants aux programmes d'une année scolaire à l'étranger

JOUR A — PP. 12 & 13
Une journée dans une High School

L'HEURE DE LA RETRAITE — PORTRAIT — PP. 16 à 18 & 31
Annie Bachelot, déléguée et membre du conseil d'administration de PIE

MES ÉTUDES SUPÉRIEURES AUX USA — ENTRETIEN — PP. 26 à 29
Le campus américain vu par Erika

LE RÉSEAU PRO — P. 25

CARNET DE L'ASSOCIATION — P. 30

En couverture : Alexandre, Bungador, Victoria — 2016-2017 — Participant au programme d'une année scolaire à l'étranger — Australie

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION PIE — CONVOCATION ET MANDAT

Cet avis tient lieu de convocation — Mandat à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (A.G.) de PIE se tiendra le vendredi 9 juin 2017, à 18 h, au siège social de l'association, au 87 bis rue de Charenton, à PARIS 75012. L'ordre du jour de l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE sera le suivant :
● Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2016 ● Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.16
● Renouvellement du conseil ● Fixation de la cotisation annuelle ● Questions diverses.

Je soussigné(e) : _____ , absent(e) lors de l'assemblée générale ordinaire (A.G.),

donne pouvoir à : _____ , pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____ , le _____ **Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »**

Pause entre deux cours
Aliénor, Volga, South Dakota — Une année scolaire aux USA

SÉJOURS SCOLAIRES À L'ÉTRANGER — RÉCITS

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE — Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro Mai-Lan se visite, Laurine savoure et Pierre prend du recul. Dans ce numéro encore : une mère calcule, une autre s'extasie, et une déléguée conclut.… PP. 4, 14,15, 22, 23 — Retrouvez l'ensemble des impressions des participants à l'adresse : « www.piefrance.com »

POUVOIR PARTIR

Moi, jeune Française de quinze ans, vivant en Bretagne, je me suis retrouvée

dans le Dakota du Nord, à Cavalier, petite ville frontalière du Canada. J'y vis depuis le 20 septembre et je m'y plais bien. Ma famille d'accueil est géniale, il y a Justin le père, Casey la mère, Jeffery (19 ans) qui ne vit plus chez eux — du coup, j'ai sa chambre, Haydee (17), Charlee (15), le chien, les chats (quatre), le poisson et les deux poulets. Ils vivent dans une grande maison avec un grand jardin, une forêt et un champ de « pumpkins ». Dans cette petite ville, tout le monde se connaît : les gens sont si amicaux, si gentils, si souriants…
Depuis que je suis arrivée, je me suis adaptée aux habitudes alimentaires de ma famille, à celles du lycée et à celles du pays. Ce n'est pas très sain ni très naturel, mais on s'y fait. Pour ne pas trop prendre de poids et pour se faire plaisir, je conseillerais à tous de s'inscrire dans une équipe sportive. Pour ma part, à la maison, on mange à table, et en général il y a des légumes, des fruits, et un plat (comme des pâtes avec de la sauce, des tacos, de la viande, de la soupe, du fromage avec des crackers...).
J'ai cuisiné quelques plats pour la famille : je leur ai fait des crêpes, une quiche (gros raté, car j'avais pris une recette française et j'ai galéré avec les conversions de mesures : la quiche fut flasque, mais bonne), des lasagnes aux épinards…
Il y a forcément des coups de blues, des moments où ma famille, mes amis, la France me manquent beaucoup, mais dans ces moments-là, je me dis que j'ai vraiment beaucoup de chance de vivre cette expérience. J'essaie de tout relativiser, car je sais que cette année est et restera unique et incroyable.
Donc si tu es en train de lire le journal et que tu hésites, arrête d'hésiter et vas-y, lance-toi ! Tout le monde n'a pas la chance de pouvoir partir une année à l'étranger.

Romane, Cavalier, North Dakota
Une année scolaire aux USA

JE SUIS UNE MÈRE D'ACCUEIL TRÈS FIÈRE

En 2015-2016 Bonnie avait une double casquette : elle était à la fois déléguée américaine (du réseau partenaire de PIE) et mère d'accueil de deux jeunes étrangers : Nathan & Thilo. Elle livre ici un témoignage de son accueil du jeune Français et en tire une leçon relative à son travail de déléguée.

Lettre de Bonnie — L'année dernière, au 31 août,

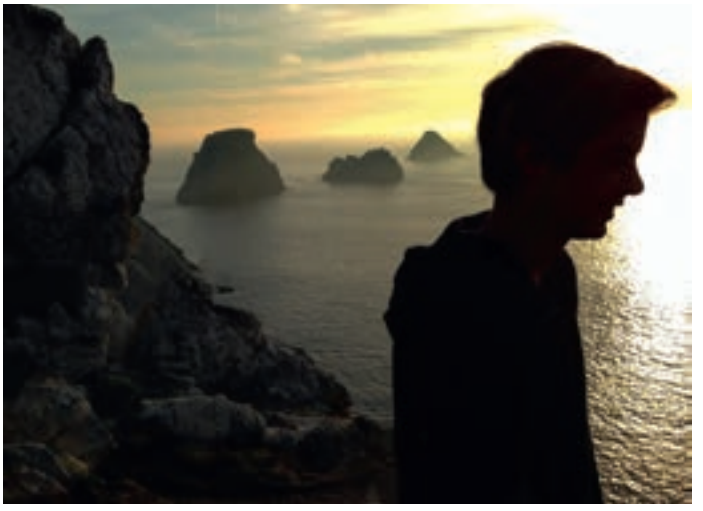
il nous restait encore quelques familles d'accueil à trouver pour nos jeunes.
Ma famille s'était engagée à recevoir un jeune Allemand, mais quand nous avons su que le lycée à côté de chez nous était disposé à recevoir d'autres étudiants — et parce qu'il nous restait un « lit de disponible ». — nous avons décidé d'accueillir en plus un jeune Français : il partagerait sa chambre avec le jeune Allemand.

Le 1er septembre, quand ce jeune Français a appris qu'il avait une famille d'accueil, et qu'au final il partirait bien aux USA, il a été très surpris. Pas trop partant au départ pour partager sa chambre, surtout avec un Allemand… mais disposé à tenter l'aventure. Une leçon de vie, avant même de partir ! Il est arrivé juste après le début des cours. Il a débarqué dans sa « High School » avec sa clarinette (qu'il avait apportée de France) ; il a auditionné pour le « Jazz Band » et l'orchestre symphonique. Il a été accepté aux deux. Un mois plus tard, son professeur a proposé sa candidature au Pacific North West Symposium ! Là encore, il a été accepté : belle réussite pour un étudiant d'échange.
Lors d'un concert, on lui a demandé de remplacer au pied levé un membre de l'orchestre et de se produire en solo. Il s'est retrouvé tout seul sur scène. Il a réalisé une performance étonnante, jouant avec flamme et expressivité. Plus tard dans l'année, son professeur lui a demandé d'apprendre à jouer d'un nouvel instrument, car il en avait besoin pour un morceau et personne n'en jouait. Il a accepté. Il a pratiqué l'instrument pendant une semaine… et a joué sa partition en concert, sans une faute ! Ce garçon français, à vrai dire, n'a cessé durant l'année d'apporter quelque chose à l'orchestre de son école. Il a gagné le « Best Woodwing Award » et le « MVP Award ». Son professeur ne cesse de vanter les mérites de cet étudiant qui a démarré l'école en retard, qui a changé « la culture » de l'orchestre en le portant à un niveau de performance jamais atteint, en influençant ses choix musicaux, et en apportant plus qu'aucun autre élève avant lui ne l'avait jamais fait.
Je suis une mère d'accueil très fière.
Au-delà de la musique, ce jeune Français s'est inscrit à la classe « Coffee Cart ». Ce professeur dit qu'il n'avait jamais eu auparavant un étudiant aussi brillant.
L'école qui l'a reçu a été transformée à jamais par cet étudiant. Notre famille aussi.
Je me répète, mais je suis une mère d'accueil très fière.
Quand je repense à ce garçon qui n'était pas placé le 30 août, je réalise que son profil semblait plutôt quelconque : il n'était pas sportif, il n'avait pas de « hobby » particulier… Mais c'était en fait une perle rare, une perle cachée, enfouie dans la liste de tous nos étudiants. Cela m'amène à penser que nous devrions considérer tous les jeunes sur nos listes comme des perles rares.
Les jeunes que nous recevons sont adorables. Ils ont besoin qu'on leur donne une chance de briller. Placer les étudiants est donc très important. L'impact pour eux, pour l'école et pour leur future famille est profond.
Cette histoire m'a donné de l'énergie et de la vie. J'espère qu'elle produira sur vous le même effet. Merci Nathan.

Bonnie, Mère d'accueil américaine de Nathan — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
En image : Nathan et son « frère d'accueil » allemand, Thilo — Eugene, Oregon, USA

En images

Ci-dessus, gauche — Solenn, Capetown — Une année scolaire en Afrique du Sud
En haut — Clara, Taupo — Une année scolaire en Nouvelle-Zélande
Ci-dessus milieu — Neil, Berg-En-Dal, Hout bay — Une année scolaire en Afrique du Sud
Ci-dessus, droite — Alexis, Bunkers Hill, Victoria — Une année scolaire en Australie
Ci-dessous droite et gauche — Pablo, Mexicain, et sa famille d'accueil — Une année scolaire en France



Coriandre, Engelskirchen — Une année scolaire en Allemagne

Florian, Anoka, Minnesota — Une année scolaire aux USA

"QUE CHAQUE JOUR COMPTE"

LE BLOG D'ALEXANDRE

Journal d'une adaptation en Australie — Extraits

AOÛT, LUNDI 8 — ME VOILÀ ENFIN ARRIVÉ DANS LA FAMILLE, SUR MON NOUVEAU CONTINENT. TOUT A CHANGÉ OU DISPARU. HUIT HEURES DE DÉCALAGE HORAIRE, JE NE CONNAIS PLUS PERSONNE ET JE NE COMPRENDS PLUS RIEN. « Où suis-je ? » et « Que fais-je ici ? » sont les questions qui me viennent à l'esprit ces premiers jours. C'est l'hiver, il fait froid dehors. Rien aux alentours à part vaches, moutons, cochons, oiseaux. La nature est différente. La famille de cinq enfants m'a très bien accueilli. Les enfants sont gentils et attentionnés. Les parents travaillent à la ferme la journée pendant que les enfants étudient à trente kilomètres. À mon arrivée, ils m'ont annoncé qu'il n'y avait pas de wifi. J'ai aussi pu observer que le réseau téléphonique ne passe pas. Comment communiquer avec mes proches. Pourquoi ai-je choisi de quitter pour dix mois ma famille, mes amis, ma vie que j'aimais tant en France ?
Le soir de mon arrivée, avant de m'endormir, je n'arrêtais pas de pleurer. Pleurer, le matin en me réveillant aussi. Je compte les jours, les heures et les minutes.. Ma famille me manque déjà énormément, mes amis aussi, ma maison, mon lit, mes habitudes, la routine quoi ! Tout cela me manque déjà ! De savoir que je suis loin de tout, loin de mon pays, sans réseau ni wifi à la maison pour communiquer avec la France est impensable. J'ai déjà envie de rentrer et de retrouver les êtres qui me sont chers.
Mais non Alexandre : je dois m'adapter, évoluer et apprendre. Je me pose toutes les questions du monde pour savoir comment je vais tenir le coup, 10 mois là-bas ! Je n'arrête pas de pleurer en cachette, je regarde mon téléphone pour voir une barre de réseaux s'afficher afin que je puisse seulement entendre la voix de ma maman, mon papa… rien ! Je dois me faire à l'idée de vivre sans être auprès d'eux ni leur parler tous les jours.

MERCREDI 10 — C'ÉTAIT MON PREMIER JOUR AU "COLLEGE", JE SUIS DANS LA CLASSE 11 A. LES ÉLÈVES M'ONT ACCUEILLI CHALEUREUSEMENT. PENDANT LES HEURES DE COURS, LES PROFESSEURS ONT PRIS LE TEMPS DE PARLER AVEC MOI. Ils sont très gentils. En Australie, les cours sont si différents de la France : la relation prof-élève, le travail, les horaires, l'organisation… J'ai même eu droit aux Jeux Olympiques de Rio à la télé en cours de Business Management.

JEUDI 11 — IL N'Y A PAS QU'EN "BUSINESS" QUE JE REGARDE LES JO DE RIO, MAIS DANS TOUS LES COURS : C'EST TRÈS AMUSANT ! À LA FERME, JE DÉCOUVRE PEU À PEU LA PASSION DU PÈRE POUR SON MÉTIER : NOURRIR LES ANIMAUX, rassembler un troupeau… C'est très intéressant et nouveau pour moi.

SAMEDI 13 — VOILÀ LE WEEKEND : EN ME LEVANT, JE PLEURE ; À LA DOUCHE JE PLEURE ; JE N'AI PAS ARRÊTÉ DE PLEURER CE SAMEDI MATIN. JE REPENSE À LA FRANCE : LA FAMILLE, LES AMIS ET LES ACTIVITÉS QUE J'AURAIS PU FAIRE. En fin de matinée, je suis allé chez les grands-parents paternels qui habitent à 500 mètres à vol d'oiseau. J'ai assisté dans un premier temps au découpage du cochon qu'ils avaient tué le mardi. C'est très intéressant. Après j'ai passé un long moment à découvrir les nombreuses passions de la Grand-mère. Son jardin et ses créations sont splendides. En fin d'après-midi, je suis allé avec mon père d'accueil pour nourrir tous les veaux, préparer les champs pour le lendemain et soigner une vache malade. Puis il m'a expliqué le fonctionnement de la production de lait. En fin de journée à la tombée de la nuit, il m'a emmené devant un champ qui se trouvait derrière une forêt et j'ai pu y observer pour la première fois de ma vie un troupeau de kangourous. Grand moment d'émotion que j'ai partagé avec mon père d'accueil.

DIMANCHE 14 — J'AI PASSÉ LA MATINÉE AVEC MON PÈRE D'ACCUEIL, IL M'A FAIT DÉCOUVRIR SON MÉTIER, QUI N'EST PAS UN MÉTIER MAIS UNE VIE. ÊTRE PRODUCTEUR DE LAIT, C'EST UN JOB À PLEIN TEMPS. LES ANIMAUX SONT COMME les hommes, ils ont besoin de manger et boire. Il faut donc les nourrir chaque jour, les déplacer chaque jour dans des champs différents pour avoir à nouveau de la bonne herbe, les redéplacer pour les traire ou encore s'occuper des nouveaux-nés avec attention. Je ne peux écrire la totalité des choses à faire dans une ferme tellement il y en a ! Ce n'est pas facile tous les jours, mais pour mon père d'accueil, c'est une passion. Il faut savoir qu'à ses 18 ans, il a acheté un grand terrain et une vieille maison, pour y construire petit à petit sa ferme.

LUNDI 15 — LES COURS ONT REPRIS, LE BLUES AUSSI, LA ROUTINE S'INSTALLE. IL FAUT QUE J'ARRIVE À M'INTÉGRER AU COLLÈGE MAIS CE N'EST PAS FACILE QUAND ON NE COMPREND RIEN. SEUL POINT POSITIF, J'AI DU SUCCÈS AUPRÈS des filles. Les profs me disent qu'elles parlent toutes de moi en cours. Ma sœur d'accueil me dit la même chose : voilà une bonne nouvelle !

MERCREDI 16 — J'AI ASSISTÉ À LA REPRÉSENTATION DE LA COMÉDIE MUSICALE FAITE PAR LES ÉLÈVES DU COLLÈGE. SINCÈREMENT, C'ÉTAIT SUPER : ON AURAIT DIT DES PROFESSIONNELS, ALORS QU'ILS ONT MON ÂGE ET ÉTUDIENT avec moi en cours. Une telle mise en scène : les danses, les chants, les lumières, la musique… magnifique.

SEMAINE 3, LUNDI — JE PASSE LA JOURNÉE À AIDER AVEC PASSION ET ATTENTION MON PÈRE À LA FERME. ÇA Y EST, JE COMMENCE À BIEN COMPRENDRE LE JOB. LE MATIN TÔT : TRAITE DES VACHES, DISPOSITION DES BOTTES DE FOIN pour la nourriture. L'après-midi préparation des prairies pour la nuit et le jour suivant, puis, en fin de journée, traite de nouveau des vaches. Il faut aussi déplacer et redéplacer les troupeaux durant la journée, s'occuper des veaux et des taureaux. Me voila pris dans le feu de l'action, à crier ou siffler pour rassembler le troupeau, à préparer et traire 16 vaches en même temps, ou encore à prendre petit à petit des initiatives. Mais voilà que la nuit tombe, je n'ai point vu le temps passer.
En ce qui me concerne, le moral va de mieux en mieux, il m'arrive bien sûr d'avoir des moments de tristesse. Ainsi la question qui me revient souvent est : ça passe vite 10 mois ?
Après trois semaines, je ne peux qu'approuver ce que m'a dit ma grand-mère maternelle : « Tu sais, sans connexion internet, on peut vivre, on regarde davantage la nature et on est plus à l'écoute des autres ». Eh bien oui, je partage beaucoup plus de choses avec ma famille. Dans les moments de blues, comme je ne peux pas aller sur les réseaux sociaux, je décide d'apporter mon aide à la ferme et je pense que c'est plus convivial et plus intéressant que de rester des heures devant un écran. J'apprends de nouvelles choses et vis la passion de mon père d'Australie. C'est une vie plus humaine et plus relationnelle.

SEPTEMBRE — JE REMERCIE PARTICULIÈREMENT MES PARENTS POUR CETTE AVENTURE : APRÈS 4 SEMAINES SUR CE CONTINENT, JE DÉCOUVRE LA CHANCE QUE J'AI D'AVOIR UNE SUPERBE FAMILLE D'ACCUEIL QUI PARTAGE SES PASSIONS et son métier avec moi. La chance de découvrir la scolarité à l'autre bout du monde, la chance de me faire de nouveaux amis. Je vis et partage cette nouvelle vie si différente. Je commence à être heureux dans ce grand pays. Je profite de l'instant présent en me laissant guider par la découverte et la différence. Je suis fier de vivre cette expérience. Et ce n'est que le début…

LUNDI SOIR — DANS QUELQUES HEURES, CE SERA LA RENTRÉE DES CLASSES EN FRANCE. JE N'Y SERAI PAS. MA CLASSE ET MES AMIS ME MANQUENT ÉNORMÉMENT : C'EST LA PREMIÈRE FOIS DE MA VIE QUE CELA ME FAIT PLEURER. C'EST plutôt rigolo. Ma famille d'Australie me console en me disant que quand je reviendrai, l'amitié sera encore plus forte. Je ne peux pas rester dans la maison à ne rien faire sinon je pleure, alors je pars pour aller traire les vaches avec mon père et ma mère australiens.

ME VOILÀ CHAQUE JOUR PLUS AUTONOME, PLUS INVESTI : J'AI TROQUÉ, POUR 10 MOIS, LE TABLIER DE VITICULTEUR POUR LES BOTTES ET LA CHEMISE À CARREAUX.

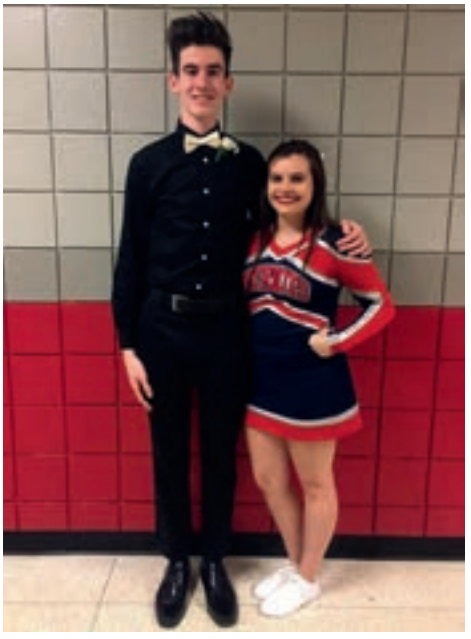
JE PASSE DE TRÈS BONS MOMENTS AVEC MA FAMILLE. MAIS JE NE PEUX M'EMPÊCHER DURANT LES MOMENTS DE SOLITUDE DE PENSER À LA FRANCE. C'EST ÉTRANGE COMME JE REPENSE À DES MOMENTS, DES HABITUDES, DES SONS, des odeurs qui me paraissaient banals en France. Mais ces petites banalités me manquent et il me tarde de les retrouver. Bref, arrêtons de déprimer, ce n'est pas en restant sur mon ordinateur à décrire mes peines que cela va aller mieux. Je dois aller de l'avant et éviter de m'isoler.

EN COURS, JE COMPRENDS DE MIEUX EN MIEUX. LES ÉLÈVES SONT TOUJOURS TRÈS GENTILS ET ATTENTIONNÉS. MAIS L'ÉCOLE M'INTÉRESSE PEU. ALORS EN RENTRANT DES COURS, JE ME RENDS TOUS LES SOIRS À LA TRAITE DES VACHES pour aider mes parents. Au lieu de rester à ne rien faire à la maison, j'enfile mes bottes et ma chemise à carreaux pour aller au contact de la nature et des animaux. Ce n'est pas facile tous les soirs, la fatigue s'installe mais je continue car c'est une expérience et une chance. Je me dis que c'est exceptionnel d'aller traire les vaches après les cours.
Ma nouvelle vie est juste un bonheur. Mon anglais ne cesse de s'améliorer. Cette expérience est incroyable. Je n'aurais jamais pensé m'investir autant et avec autant de passion à la ferme. Je ne veux pas en faire mon métier, loin de là, mais je pense que c'est une vraie opportunité de découvrir tout ça. Je pense qu'en rentrant en France, lorsque je boirai du lait, je vais me rappeler qu'on ne le produit pas en claquant des doigts.

ET JE SOUHAITE DIRE AUX JEUNES QUI VEULENT PARTIR À L'ÉTRANGER, QUE L'ON PEUT TOMBER DANS UN LIEU LOINTAIN ET UN MODE DE VIE EXOTIQUE, UN MONDE QUE L'ON NE CHOISIT PAS, ET QUE C'EST UNE CHANCE. C'EST UNE chance d'apprendre un métier, une chance d'apprendre un mode de vie. Je ne remercierai jamais assez les organismes qui préparent à cette expérience et, bien sûr, je ne remercierai jamais assez mes parents qui ont investi dans ce voyage pour mon éducation scolaire et mon éducation « à la vie », la vie de tous les jours. Il me reste seulement six mois maintenant, je n'ai plus besoin de compter les jours. J'ai juste à faire en sorte que chaque jour compte !

LE BLOG D'ALEXANDRE | WWW.ALEXANDRENOUHANT.COM

Copains d'abord



Page de gauche, haut gauche — Tess, Lewiston, New York — Une année scolaire aux USA
Page de gauche, haut droit — Clémentine, Lakeville, Minnesota — Une année scolaire aux USA
Ci-contre, haut gauche — Clémentine, Lakeville, Minnesota — Une année scolaire aux USA
Ci-contre, milieu gauche — Merrick, Américain, et son frère d'accueil, Louis — Une année en France
Ci-contre, milieu droit — Pierre, Chapmansboro, Tennessee — Une année scolaire aux USA
Frise en bas — Alexis, Williamsport, Idaho — Une année scolaire aux USA

JOUR A

24 heures dans une High School

Par Éléa, Colombia, Missouri — Une année scolaire aux USA

DANS MON LYCÉE AMÉRICAIN, NOUS AVONS DEUX EMPLOIS DU TEMPS DIFFÉRENTS DANS LA SEMAINE (UN POUR LES JOURS A ET UN POUR LES B) : ILS ALTERNENT UN JOUR SUR DEUX.

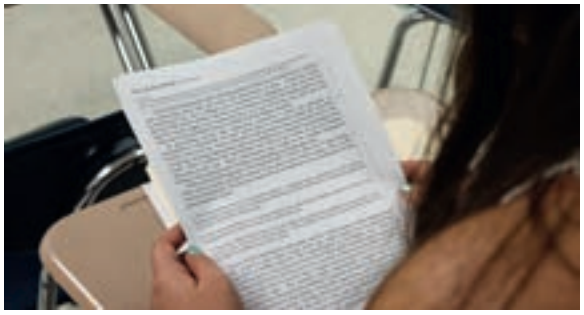
LES JOURS B, NOUS ARRIVONS PLUS TÔT À L'ÉCOLE CAR MA MÈRE D'ACCUEIL, ROBIN, QUI EST PROFESSEUR DE JOURNALISME AU LYCÉE OÙ JE SUIS INSCRITE, A SON PREMIER COURS À 7H30 AVEC LA CLASSE DE « YEARBOOK ».
Le « Yearbook » est, comme son nom l'indique, un livre qui retrace toute l'année du lycée. C'est un livre dédié aux lycéens et rempli de souvenirs. Ces jours-là, il n'y encore personne sur le parking, car les autres classes n'ont pas commencé. Mais ce matin — qui est un jour A — comme nous arrivons une heure plus tard, le parking est bien rempli. Beaucoup d'élèves viennent pour travailler avant les cours.

QUAND NOUS ARRIVONS DEVANT LA SALLE DE ROBIN, UNE RIBAMBELLE D'ÉLÈVES, DES AMIS POUR LA PLUPART, SONT ASSIS PAR TERRE À ATTENDRE : ILS ATTENDENT QU'ELLE OUVRE LA SALLE. CES ÉLÈVES SONT SOIT DANS LA CLASSE « Yearbook », soit dans celle du journal du lycée. Je fais partie de cette deuxième catégorie. C'est une classe très conviviale qui ne ressemble pas du tout à une classe classique. L'endroit est toujours empli de gens très avenants, qui prennent des nouvelles, qui proposent leur aide, discutent, racontent des histoires. C'est l'un des endroits que je préfère dans le lycée. Un peu plus tard une amie arrive. Son poste de travail est juste à côté du mien. Elle est l'éditrice des photographes du journal du lycée. Et donc mon éditrice ! Je suis officiellement une photographe, donc mon travail consiste à prendre des photos pour le numéro papier du journal du lycée, mais aussi pour le blog du lycée, et également pour mon blog personnel — qui fait partie intégrante du travail que je dois faire pour cette classe. J'aime beaucoup aider la section artistique du journal (responsable de toutes les illustrations). C'est une petite équipe, extrêmement efficace qui réalise un travail extraordinaire qui m'impressionne toujours.

QUAND LA SONNERIE DE 8 H 50 RETENTIT, CHACUN RÉCUPÈRE SES AFFAIRES ET SE DIRIGE VERS SA CLASSE. LA SALLE OÙ JE DOIS ME RENDRE N'EST PAS TRÈS LOIN, ALORS JE PRENDS MON TEMPS. DES AMIS M'ATTENDENT ET NOUS TRAVERSONS ensemble le « Media Center », cette bibliothèque géante qui diffuse en continu de la musique classique. Sur le mur qui est dos à nous, il y a un énorme drapeau des États-Unis où dans quelques minutes les quelques personnes qui restent, ainsi que le personnel, prêteront allégeance, les yeux fixés sur le drapeau, la main posée sur le cœur. Beaucoup d'élèves viennent travailler au « Media Center ». Nous terminons notre route en traversant la grande salle, puis un dernier couloir, et nous y sommes. Ce matin, je commence avec AP Littérature : nous étudions actuellement « The Lowest Animal », de Charles Twain. Pendant cette classe, nous étudions et lisons beaucoup d'extraits de livres, quand ce ne sont pas les livres en entier. J'apprécie. La professeure est très patiente avec moi, et n'hésite pas à m'expliquer quand je ne comprends pas. Je me souviens d'une fois où nous lisions des poèmes écrits en vieil anglais, j'étais complètement perdue, car beaucoup de mots étaient ou s'écrivaient bizarrement. Après les avoir notés, elle n'a pas hésité à prendre le temps de tous me les expliquer.

LE TERME « AP » DEVANT LE NOM DE LA MATIÈRE SIGNIFIE « ADVANCED PLACEMENT » (AVANCÉ). LE LYCÉE DISPOSE DE PLUSIEURS CLASSES DE CE TYPE. LA MAJORITÉ DES ÉLÈVES QUI PRENNENT CES CLASSES SONT DES « SENIORS ». CES CLASSES sont un peu plus compliquées que la moyenne, mais c'est un choix totalement assumé par les élèves. Elles s'adressent plus au élèves qui se destinent aux universités, et qui veulent avoir plus d'acquis. 10 h 30 : la sonnerie retentit : fin du premier cours. Les cours ici durent une heure et demie. Il y a quatre cours dans une journée, ce qui fait qu'elle passe assez vite !

AVEC UNE AMIE, NOUS NOUS RENDONS ENSEMBLE AU COURS SUIVANT : « FLORAL DESIGN ». CETTE CLASSE NE SE TROUVE PAS DANS LE LYCÉE, MAIS DANS UN BÂTIMENT NON ÉLOIGNÉ DESTINÉ À UNE AUTRE BRANCHE D'ENSEIGNEMENT. CET organisme propose des classes comme cuisine, pâtisserie ou paysagisme. Ce sont donc des classes plus axées sur le savoir-faire et la technique. Dans cette classe de « Floral Design », nous apprenons à faire des bouquets, des couronnes, des « arrangements », et même si ce n'est pas très compliqué, c'est vraiment agréable d'y venir et tout le monde est toujours très jovial. Nous pouvons écouter de la musique, discuter tranquillement, ce qui est vraiment bien. Le plus souvent, quand nous commençons un nouveau projet, la professeure nous explique et nous montre comment il faut procéder et nous créons à notre tour. Nous commençons normalement par choisir quels matériaux nous souhaitons utiliser, et c'est parti ! Nous nous mettons rapidement au travail et à la fin du cours, tout le monde range et nettoie l'endroit où il était sans que la professeure ait à demander quoi que ce soit. Bien sûr, de temps en temps et dans d'autres cours, les professeurs doivent juste faire un



Une journée en images — Textes et photos, Éléa

petit rappel, mais, globalement, tout le monde est assez autonome sur ce plan-là. C'est, je trouve, assez différent de la France, où à mon souvenir, parfois — voire souvent — les professeurs doivent réitérer leurs remarques — et à plusieurs reprises —avant que leur requête ne soit exaucée. L'heure du « lunch » sonne : il est 12 h15, et nous avons 30 minutes devant nous pour manger. Mon amie m'attend et nous rejoignons ensemble l'enceinte du lycée. Nous nous dirigeons vers la cafétéria pour qu'elle puisse acheter son repas. Le mien, comme celui d'autres étudiants, est déjà empaqueté dans ma « Lunch Box ». Mon amie n'a pas — à l'image de beaucoup d'autres étudiants — le temps de préparer son repas la veille, car elle travaille souvent avant ou après les cours, et parfois pendant sa pause déjeuner. Ici, dans le Missouri, les gens peuvent commencer à travailler dès 15 ans (cette norme varie d'un état à l'autre). La plupart font ce choix principalement pour payer leurs études universitaires, qui, aux États-Unis, sont très chères.

NOUS PATIENTONS DONC DANS LA FILE D'ATTENTE ENSEMBLE. ELLE ACHÈTE SON REPAS ET NOUS REJOIGNONS UNE TABLE OÙ DES AMIS NOUS ATTENDENT. NOUS PRENONS NOTRE TEMPS BIEN QUE NOUS N'AYONS QUE TRENTE MINUTES. LES Américains ne mangent pas énormément pendant le déjeuner, étant donné qu'ils dînent relativement tôt. Cette pause pour manger est la seule de la journée, alors nous profitons aussi de nos amis. De temps en temps, les profs nous laissent 5 à 10 minutes de pause au milieu de leur cours mais cela dépend vraiment de leur bon vouloir.

LA SONNERIE DE 12 H 50 NOUS ANNONCE LE 3E « BLOC » DE LA JOURNÉE. JE DIS AU REVOIR À MON AMIE CAR JE NE PENSE PAS QUE JE LA REVERRAI AUJOURD'HUI, ET ME DIRIGE VERS MA TROISIÈME CLASSE DE LA JOURNÉE : JOURNALISME.

COMME JE L'AI ÉCRIT AU DÉBUT, LES ÉLÈVES PEUVENT CHOISIR LES CLASSES QU'ILS VEULENT. IMAGINEZ DONC QUE C'EST BIEN DIFFICILE DE CONSTITUER DES CLASSES DE CETTE MANIÈRE. PAR CONSÉQUENT, CHAQUE ÉLÈVE A SON PROPRE ET unique emploi du temps qui sera globalement très différent de celui de son voisin. Avec mon amie nous avons deux cours en commun et après nos cours divergent complètement. C'est donc très différent de la France où prévaut le concept de la classe unique toute l'année.
En arrivant dans la salle, la classe se remplit peu à peu et les élèves prennent place sur les chaises libres. Les tables sont agencées de telle manière que tout le monde puisse se regarder, un peu en forme de rectangle. Une fois que tout le monde est installé, « l'éditeur en chef » commence par ce que j'appellerais notre « bulletin du jour ». On agit toujours ainsi en début de cours. Il annonce quel jour nous sommes, quelle fête est dédiée à cette date, il évoque les élèves les plus méritants de la classe — ceux qui ont accompli et fourni un gros et bon travail — et ce que chaque section doit faire aujourd'hui. Il y a une section pour les éditeurs, une pour les écrivains, une autre pour les photographes et une dernière pour les artistes. Le plus souvent, nous devons juste continuer notre travail normalement mais quand nous approchons de la date de parution, les éditeurs ainsi que notre professeure (qui est accessoirement ma mère d'accueil) doivent relire et corriger sans cesse le journal entier pour être sûre que rien n'a été oublié. J'aime beaucoup cette classe et encore une fois, je suis fascinée par la façon dont les élèves se mettent spontanément au travail. Et si quelqu'un ne fait pas sa part, cela peut avoir des répercussions importantes sur l'ensemble. Nous avons aussi de grandes discussions lorsqu'il s'agit de couvrir tel ou tel événement. Il faut faire attention au contexte, aux personnes concernées. Par exemple, nous nous demandions si nous devions écrire un article à propos d'une équipe de hockey. Mais notre éditeur en chef nous a rappelé qu'il y avait eu un grave accident d'un élève hockeyeur, qui s'est retrouvé paralysé juste quelques jours plus tôt. Une autre fois c'était à propos d'une arrestation d'élèves du lycée. Nous ne savions pas s'il fallait couvrir le sujet ou non, car si nous prenions cette décision nous impliquions des élèves du lycée. La plupart des élèves sont contents de lire notre journal, il est donc très important de faire attention à ce que l'on y écrit. Nous avons le pouvoir de véhiculer des informations et nous sommes complètement libres : c'est donc une grosse responsabilité. Ce travail nous fait sans doute grandir et rendre l'ensemble de l'équipe de rédaction plus mûre.

JE M'OCCUPE PERSONNELLEMENT DE PRENDRE LES PHOTOS QUE MON ÉDITRICE M'A COMMANDÉES, D'ÉCRIRE LE PROCHAIN ARTICLE POUR LE BLOG ET D'EN ORGANISER LES PHOTOS. MON TRAVAIL SUR LE BLOG CONSISTE À POSTER UN ARTicle sur les différences entre les États-Unis et la France toutes les deux semaines. C'est une classe assez décontractée où une bonne part du travail est faite en classe. Les relations sont ici beaucoup moins formelles qu'en France. Particulièrement dans cette classe où notre prof est plus considéré comme notre « boss » que notre professeur. Globalement, les élèves vont plus facilement parler à leurs enseignants. Ceux-ci sont plus à leur écoute et j'ai l'impression qu'ils s'investissent plus pour leurs élèves. Étant arrivée après la rentrée scolaire, j'étais un peu en retard sur certaines choses, notamment en mathématiques où il me manquait quelques notions. Mon prof m'a alors envoyé un mail où était noté tout ce que j'avais manqué. Même chose avec ma prof de « Government ». Un autre exemple des relations entre élèves et profs — beaucoup plus décomplexées — : c'était avant Noël ; ma mère d'accueil m'a demandé si je voulais donner des petits cadeaux à mes professeurs. Au début, je trouvais cette idée un peu enfantine, sachant que la dernière fois que j'avais fait ça remontait au CE2. Mais après avoir vu d'autres élèves le faire, je me suis dit : « Après tout, pourquoi pas ? ». Et tous mes profs ont vraiment apprécié ! Une autre fois, après avoir rendu un gros projet à ma prof de conception d'intérieur, et lui avoir offert le petit cadeau, elle m'a fait un « hug » : elle était vraiment contente.

TOUT ICI EST AXÉ SUR LA RÉUSSITE. CE QUE JE VEUX DIRE PAR LÀ, C'EST QU'ILS SONT TOUJOURS TRÈS POSITIFS DANS LEURS MÉTHODES ET LEURS APPRÉCIATIONS. QUAND UN PROF NOUS REND UN TEST ET QUE NOUS VOULONS RÉCUPÉRER quelques points, nous pouvons corriger nos erreurs. Cela ne veut pas simplement dire « écrire au stylo vert par dessus ce qu'on a écrit auparavant », cela signifie que nous devons réécrire une copie en indiquant de quelle question il s'agit, quelle réponse nous avions donnée, pourquoi nous avions choisi de dire cela, et ensuite indiquer quelle est la réponse correcte, ainsi qu'une preuve de nos affirmations, avec des références au cours et/ou aux manuels. C'est un moyen de replonger dans ce qu'on a étudié tout au long de la séquence et de rattraper des points en ayant compris nos erreurs. Cette approche différente est axée sur une vision positive et sur l'auto-évaluation. Une question revient souvent : « Qu'est-ce que nous avons préféré faire ? qu'est-ce qui nous a le plus plu ? et qu'est-ce que nous aimerions changer ? ». Ils ne demandent pas de choisir ce que nous n'avons pas aimé faire, mais quelle modification nous choisissons d'apporter.

14 H 30 — JE RANGE MES AFFAIRES, PRENDS MON VIOLON ET ME RENDS DANS MON DERNIER COURS DE LA JOURNÉE : ORCHESTRE. NOUS JOUONS ET APPRENONS DES MORCEAUX QUE NOUS PRÉSENTERONS DURANT UN CONCERT, AVEC les autres corps musicaux du lycée, notamment l'orchestre de chambre et la chorale. Je suis surprise quand la sonnerie me prévient que l'heure et demie est passée.

LE LYCÉE PROPOSE, APRÈS LES COURS, UNE MULTITUDE D'ACTIVITÉS. ELLES SONT APPELÉES « CLUBS ». IL Y A DE TOUT : CLUB DE MATHS, « DÉFENSE CONTRE LES ZOMBIES », TOURNOIS DE DÉBATS OU ENCORE « ARMÉE DE DUMBLEDORE ». C'EST vraiment dans ces clubs et à l'occasion de ces activités que l'on rencontre le plus de gens. On partage, avec ceux qui s'y rendent, les mêmes passions, ce qui rend les échanges plus faciles et spontanés. Les clubs ont lieu une fois par semaine et commencent quelques minutes après la fin des cours et durent généralement une heure… de telle sorte qu'à 17 heures, nous sommes libres. Il y a une exception : les clubs sportifs. Ceux-ci se déroulent parfois pendant deux heures et tous les jours de la semaine, avec souvent une compétition par semaine. Beaucoup d'Américains prennent vraiment le sport à cœur. Je faisais partie d'une équipe de « Cross-country ». La saison s'est terminée à la fin de l'automne. Nous avions entraînement tous les jours ; parfois juste une course à pied d'une heure ou de trente minutes, parfois une séance plus rapide, mais axée sur le cardio, donc plus éprouvante. Nous avions aussi une fois par semaine de la musculation et tous les samedis une compétition. La saison est finie. Maintenant que j'ai plus de temps pour moi, j'essaie de découvrir un peu tout et de voir ce qui me plaît.

VERS 17 HEURES, JE REJOINS ROBIN. JE DIS AU REVOIR AUX QUELQUES ÉLÈVES QUI RESTENT, ET NOUS REPRENONS LA ROUTE DE LA MAISON.

IL N'AVAIT PAS ENCORE 16 ANS

Il n'avait pas encore 16 ans, quand il a pris l'avion, un beau matin d'août.

Laisser Côme monter ce projet a été très vite une évidence, tant il était déterminé, tant nous avions le sentiment, en tant que parents, que ceci pourrait déterminer une partie de son avenir et lui ouvrir des horizons, hors et loin des sentiers battus. Mais laisser son fils unique partir, quel sacrifice tout de même ! Même si, au quotidien, je le vis extrêmement mieux que je ne l'avais supposé. Quand on me demande comment ça va, sans Côme — qui est aujourd'hui à 10 000 kilomètres de la maison —, je réponds inlassablement : « Tant que je vois qu'il va bien, je vais bien. » Et c'est tellement vrai. Même si j'appréhende le moment où son enthousiasme retombera, et celui où il attaquera la période possible du rejet, de la lassitude, du manque (qu'il lui faudra surmonter). Pour paver mon chemin vers son retour sans trébucher, pour me porter vers nos retrouvailles, je tiens un petit calendrier, et, au quotidien, un journal. J'y appose une couleur chaque soir : vert pour « Tout va tout à fait bien » ; orange, pour « Coup de cafard passager et un petit pincement au cœur » ; rouge, pour « Journée difficile » ! Quand je me retourne sur les deux premiers mois écoulés, je me dis que je ne m'en sors pas si mal.
Côme, lui, semble s'en sortir très bien, et nous sommes fiers de ce qu'il a déjà parcouru. Pourtant, il a déjà eu à affronter un moment difficile : le décès de son grand-père, un mois et demi après son départ. C'était l'une des choses que Côme redoutait clairement le plus en partant : qu'il arrive quelque chose de grave à un membre de la famille pendant son absence, le tenant irrémédiablement à distance de l'événement. Et c'est arrivé. Je lui ai annoncé la nouvelle par « Skype ». Puis j'ai choisi, après l'enterrement, d'envoyer deux photos des obsèques à Côme, pour qu'il ne se sente pas isolé, pour qu'il partage quelque chose avec toute la famille. Mais l'expérience de vie intense et extraordinaire qu'il connaît à Tokyo — et, qui plus est, dans une très gentille famille d'accueil — l'a aidé à passer cet adieu manqué. Il faut aussi admettre, en tant que parents, que ses préoccupations ne sont pas les nôtres au quotidien. Que l'on peut se trouver décalés, dans l'ignorance de ce qu'il vit, de ce qu'il ressent, de ce qu'il partage avec son entourage dont on ignore quasiment tout. Que l'on peut être surpris, ou démuni, ou soulagé, aussi, à attendre de lui une réaction que l'on imaginait mais qui ne vient pas. Et c'est bien mieux ainsi. Côme réalise son désir de voler de ses propres ailes en relevant ce challenge des dix mois à l'étranger, si loin de sa zone de confort. Et pour moi, allez, encore 8 mois, et, je l'espère, un maximum de vert sur mon calendrier !

Laurence, Mère de Côme, Tokyo — Partir une année au Japon

Il y a de cela un an, notre fils Léopold,

15 ans, nous dit : « Je donnerais tout pour pouvoir partir ». Après lui avoir demandé de préciser son souhait, nous en avons longuement parlé et sa mère a fini par lui dire : « Mais tu sais, c'est possible. » En effet, nous avions dans notre entourage un jeune du même âge parti pour un an au Canada. Très rapidement nous avons été conquis par PIE : sa philosophie, ses références, les témoignages. Puis la machine s'est mise en route : documentation, entretien avec la déléguée régionale, montage du dossier avec collecte des diverses pièces nécessaires.
Pendant toute cette année, et au fil des échanges, la détermination de Léopold n'a cessé de s'affirmer. Son rêve allait devenir réalité. Non qu'il ne soit pas bien dans son environnement quotidien, dans notre cellule familiale (il a deux grandes sœurs) ou dans son lycée avec ses copains, mais… une irrépressible envie « d'ailleurs », l'envie de déployer ses ailes et de voler vers des horizons inconnus. Puis l'échéance s'est rapprochée : un départ à moins de trois mois, un week-end de préparation à Paris, et toujours la même volonté chevillée au corps. Début août, Léopold s'envole vers l'Australie. À l'arrivée à Melbourne, c'est la découverte : une famille d'accueil chaleureuse et disponible, un beau et confortable cadre de vie. Puis, un nouveau lycée, de nouveaux amis… Ce qu'il exprime au fil des contacts épisodiques que nous avons avec lui nous conforte quant à la pertinence de son choix : « Je ne me suis jamais senti aussi libre. » Les images montrent un garçon épanoui qui s'est largement approprié son nouveau milieu. Dans quelques mois il reviendra là où il est né, où il a grandi. Il ne sera plus le même, nous le savons bien, et il y a fort à parier qu'il ne restera pas longtemps assis sur sa branche. Le monde est trop vaste pour rester inexploré.

Parents de Léopold, Warrandyte, Victoria — Une année scolaire en Australie

JAMAIS AUSSI LIBRE

MES USA

Ma famille est difficile à décrire…

d'autant que je vis avec un couple gay : ils sont d'une gentillesse, d'une générosité et d'une ouverture d'esprit remarquable. J'ai comme l'impression que je les connais depuis toujours. On a tout en commun : la même vision des choses, les mêmes désirs… tant de choses. J'aime ces longs moments que nous passons ensemble, où l'on parle d'eux et de moi, de nous, où l'on échange à propos des choses vues et vécues, où l'on partage émotions et rires. J'apprends et découvre tous les jours beaucoup de nouvelles choses qui me permettent de m'ouvrir encore plus sur ce monde si beau et empli de tant de merveilles.
Mon intégration est terminée : je suis ici chez moi. Ma France, aujourd'hui, a été remplacée par mes USA. Merci d'avoir pu me faire vivre cette expérience unique. *Marius*

SYMPATHIE

Je vous envoie cette petite photo de l'hiver américain.

Nous avons ainsi 35 centimètres de neige et des lacs gelés. Cela me va, car j'adore la neige. Batailles de boules de neige, luge et randonnées en raquettes sont au programme. Je suis originaire de Paris, et pourtant, me retrouver dans une ville de moins de 850 habitants ne m'a pas vraiment gêné. Au contraire : tout ici est plus convivial, notamment le lycée. Je connais une bonne partie des habitants de ma ville. Globalement, les Américains sont plutôt cools et détendus. Ils sont assez positifs. Quand vous croisez les professeurs au lycée, ils vous demandent comment vous allez, et les caissiers des supermarchés et des boutiques font de même… Ils échangent juste quelques mots, mais ça peut vous remonter le moral et vous aider à vous sentir mieux. La sympathie des gens à votre égard est un truc vraiment agréable. Le pays et ses habitants me surprennent de jour en jour ! *Antoine*

PAYS MERVEILLEUX

Parfois, autour de moi — ici aux USA —, les gens me demandent : « Pourquoi es-tu venue t'installer dans ce trou perdu de l'Illinois ? » Et moi je réponds tout simplement : « Mais j'adore ma vie ici ! ». Je me sens bien, même si c'est la campagne, même si c'est une petite ville, même s'il fait super froid l'hiver, même s'il pleut, même si je suis loin du soleil californien, des studios d'Orlando ou des lumières de Vegas… Ma position géographique : « Mais, qu'est-ce que j'en ai à faire ? » Le fait d'aimer ou non son année d'échange n'est pas lié au lieu où l'on a atterri, mais bien à ce que l'on est et à ceux que l'on rencontre : ces « étrangers » qui deviendront nos proches et nos alliés, tout ce qui nous permettra de nous intégrer. Nos hôtes nous font découvrir des endroits secrets, nous font confiance, nous considèrent comme un(e) parfait(e) Américain(e). Ils nous donnent l'impression qu'on les connaît depuis longtemps.
Une année dans une vie ce n'est rien, mais cette année va m'apporter tellement en terme d'estime, d'indépendance, de maturité : une année comme ça vous aide à positiver et à savoir ce que vous voulez faire de votre vie. Mon coeur vit dans un pays merveilleux : dans ce pays j'ai deux familles, deux nationalités, deux types de mode de vie, deux types de nourriture, deux types d'amis… C'est un pays de rêve. Mais malheureusement ce n'est qu'un rêve que je vis, et bien que je refuse de me réveiller, je ne peux m'empêcher de me dire que la fin approche, que c'est déjà fini, que le pays rêvé bientôt va m'échapper.
Toi qui es allongé sur ton lit en train de lire les témoignages, un conseil : bouge-toi, commence à remplir les papiers (il faut du courage, car c'est long cette affaire !), ne perds pas espoir, convaincs ta famille, dis-leur que dix mois ce n'est rien et sois persuadé que ces dix mois seront les meilleurs de ta vie. Je te le dis : tu as de la chance, car pour toi le rêve n'a pas encore commencé. *Margaux*

Marius, Tucson, Arizona — Une année scolaire aux USA (texte et image)

Margaux, Sherman, Illinois — Une année scolaire aux USA

Antoine, Elmwood, Wisconsin — Une année scolaire aux USA

Annie Bachelot au milieu de ses enfants : Laurent, Claire, Odile, Louis & Xavier — 1969

ANNIE BACHELOT

Annie, 84 ans, est devenue en 1981, année de la création de PIE, la première déléguée bénévole de l'association. La même année, elle a réalisé son premier entretien, préparé son premier participant au départ de longue durée, et animé son premier stage. Elle qui a centré sa vie sur les enfants et les adolescents — les siens et ceux des autres — a su créer avec PIE, une seconde famille. Elle est aujourd'hui sur le point de nous quitter.

PORTRAIT

C'est un drôle de métier qu'elle a exercé. Examinons brièvement les conditions : travailler du matin au soir, du lundi au dimanche, accepter d'être dérangée après 20 h (toute la nuit même… et même le week-end — surtout les premières années), n'avoir droit à aucun congé, faire preuve d'un engagement permanent et d'un dévouement certain pour son entreprise. Le travail en question est passionnant et prenant, fatiguant nerveusement autant que physiquement, mais il est si passionnant qu'on ne saurait se plaindre ! La rémunération est nulle, mais, c'est normal, puisqu'en retour, on est payé de reconnaissance et de gratitude. Ah, une dernière chose : à la signature de son contrat, le travailleur ne s'engage pas sur un an — ni même sur dix ou trente — mais sur toute une vie… une fois qu'il a « signé », il n'a aucune possibilité de faire marche arrière, sauf à être condamné… non seulement par la loi, mais, ce qui est bien pire, par sa conscience. Ce métier — une vie en fait —, on l'aura deviné, c'est celui de mère. Et l'entreprise qui vous embauche, n'est autre que votre propre famille.

Annie Bachelot est née en 1933. Elle a exercé ce métier, comme cela ne se fait plus — ou quasiment —, à savoir à l'ancienne, dans l'ombre, sans pratiquer aucune autre activité rémunérée, sans véritable possibilité de tracer son chemin ailleurs qu'en famille, sans autre espace d'émancipation et de liberté que ce cadre riche mais par définition restreint. Depuis la naissance d'Annie, les temps ont changé : la plus grande révolution culturelle —celle qui a permis à la moitié de l'humanité de revendiquer une nouvelle place — est passée par là : l'équilibre des familles a été profondément bouleversé, les pères sont un peu devenus des mères, et les mères, c'est heureux, ont pu tracer des chemins multiples et variés. Il ne s'agit certainement pas, ici, de regretter ce temps révolu, mais, à travers Annie, de saluer un membre de cette confrérie aujourd'hui disparue : « Les travailleurs-mères » ; et de rendre un petit hommage à ces ouvrières d'une autre époque dont elle est finalement une sorte de témoin.

L'HEURE DE LA RETRAITE

Annie a engagé sa « carrière » en 1956, à l'âge de 23 ans. En cinq ans, elle eut cinq enfants. La petite entreprise s'est agrandie pour une année, en 1973, à l'occasion de l'accueil d'une jeune Américaine, et un an plus tard elle a grossi encore, quand la tribu a accueilli un jeune Laotien de 13 ans pour un temps long, mais incertain… on peut dire de cette tutelle qu'elle ressemblait à une « adoption » sans contours précis.
De mère, elle devint naturellement grand-mère — douze fois — puis arrière-grand-mère — trois fois.
L'espace et le temps nous manquent pour décrire cette vie chargée, pleine de bonheurs immenses et parsemée forcément de quelques tensions et de vrais drames. S'il fallait résumer la carrière d'Annie et l'annoter, les premiers concernés — ses filles et ses fils — se chipoteraient sûrement, car on sait que chaque enfant, au regard de sa personnalité, possède sa vision et sa lecture, elles-mêmes nourries du rôle qu'il s'assigne/ou qu'on lui assigne. Mais on peut avancer l'idée que tous ses enfants s'accorderaient sur le terme « d'engagement permanent » et de « bienveillance », et qu'ils ne pourraient nier que l'indispensable amour maternel en fut la ligne conductrice. Ils diraient sans doute aussi qu'à l'image de tout amour, celui-là leur donna de solides structures, qu'il leur fit beaucoup de bien, mais qu'il fit sûrement aussi quelques dégâts : c'est que, fût-elle maternelle ou filiale (et le « fût-elle » est ici un « parce que » maquillé), cette passion, qui se nourrit des intentions les meilleures, s'accompagne aussi de sa dose de possession, de démesure, d'intrusions et de retenues, une dose dont il n'est pas toujours possible de s'abstraire et qui fait parfois souffrir certains proches et, plus encore, certains de ceux qui ne font pas franchement partie du clan. Annie commit sûrement beaucoup d'erreurs, car c'est le lot de tout parent —eux qui, pour leur descendance, ne peuvent s'empêcher de rêver d'absolu et de perfection—, mais elle fit toutes ces erreurs avec ce souci permanent de bien faire, en veillant autrement dit en permanence à ce que sa « portée » se développe au mieux, et à ce que sa tanière reste ouvertement chaleureuse. Si on peut la soupçonner d'un certain dilettantisme intellectuel, on ne saurait l'accuser d'avoir manqué de rigueur en terme de temps et d'attention portée à ses « petits » : elle fut présente de l'enfance à l'adolescence avec un dévouement sans limites, faisant face au quotidien, à ses épreuves, ses maladies et ses chagrins. Tout ceux qui l'ont côtoyée savent que sur le terrain de l'éducation elle se sentait très sûre d'elle, qu'elle avançait sans angoisse et sans conflit intérieur, qu'elle faisait fi des théories et des modes, convaincue qu'en la matière, le bon sens, allié à un mélange habile de gentillesse et de rigueur, était synonyme d'intelligence (de celle que depuis Proust on appelle l'intelligence du cœur). Nombre de spécialistes de l'enfance auraient pu en terme d'éducation prendre des cours pratiques auprès d'elle. Elle fut une mère instinctive, presque animale, protégeant ses enfants, toujours et contre tous —parce que mère-nature lui avait dit de le faire— les défendant contre vents et marées, sans forcément d'objectivité—persuadée que faire preuve d'un peu d'injustice et d'aveuglement pour mettre en avant sa progéniture et la protéger était une forme suprême de justice. Une vraie mère.

Mère encore — Elle qui était plus « spécialiste » de l'enfance que de l'adolescence a su profiter de PIE pour prolonger son expérience au-delà de son « petit » cercle et pour faire bénéficier de ses talents nombre d'enfants et de parents. Elle avait déjà été déléguée pour une association similaire, mais à la création de PIE, en 1981, elle s'est investie tête baissée dans le projet. Le fait qu'un de ses fils en soit à l'initiative n'y était pas étranger. Elle restait dans ce cadre familial qu'elle connaissait si bien. Elle fut donc la première déléguée PIE, la première à interviewer un participant, la première à convaincre des parents, à les rassurer, les informer, les guider. De 1981 à 2008, elle a « accompagné » personnellement plus de deux cents adolescents dans leur expérience de vie à l'étranger et dans leur projet d'émancipation. La plupart se souviennent de ce rendez-vous crucial qu'est « l'entretien » qui précède le départ, lequel engage à la fois le projet et le voyage : d'aucuns évoquent Annie comme une femme qui *« en imposait par sa stature »* et *« par une sorte d'autorité naturelle »*, d'aucuns de sa capacité à instaurer la confiance : *« Je suis un anxieux… elle m'a tout de suite rassuré ; elle était rigolote aussi : une vraie maman ! »*, d'aucuns de la force qu'elle leur a donnée : *« Elle m'a dit qu'elle avait rarement rencontré quelqu'un d'aussi bien que moi : ça m'a donné la pêche. D'ailleurs j'y crois encore ! »* De 1981 à 2012, elle a animé tous les stages de préparation aux séjours, et à ce titre elle a dû croiser — voire même parler — aux sept mille participants que compte l'association. Durant ces stages, elle s'est tenue notamment disponible pour intervenir auprès des participants en cas de pépin physique ou de coup de blues. Elle qui avait eu une formation d'infirmière se retrouvait alors doublement dans son élément, entourée qu'elle était de tous ces/ses grands enfants, tous en quête, à quelques jours de leur départ, d'affection. Elle soigna d'ailleurs bien plus de bleus à l'âme qu'au corps.
Annie a eu un rôle central à PIE. Laurent, son fils, sait ce que l'association (dont il est délégué général depuis l'origine) lui doit : *« Elle a été présente partout… dès le début et sans cesse. Nous étions tous très jeunes. Elle était notre caution : dans les réunions, dans la "gestion" des parents, par sa présence autant que par son action… »* Il faut dire que trois de ses enfants étaient partis un an à l'étranger et que, sur le sujet, elle « en connaissait un rayon ».

Elle fut membre fondateur de l'association, elle fut membre du conseil d'administration, elle en fut la secrétaire aussi ; elle fut correspondante, déléguée régionale, elle fit fonction d'accompagnatrice mais aussi de lectrice et de correctrice, et durant les stages, « d'infirmière » on l'a vu, mais aussi de « gardienne de nuit » parfois, et de « réveille-matin » souvent. Les petites tâches ne la rebutaient pas. Pour tous ces travaux, et au même titre que tant d'autres délégués après elle, elle ne toucha absolument aucune rémunération : elle fut, trente années durant, totalement bénévole. C'est sur cette base, sur ce travail de l'ombre — dont elle est la pionnière et le pilier — que l'association s'est créée et a fructifié : sans cette action de fond, les séjours n'auraient pas été possibles, du moins pas à ce prix et donc pas en si grand nombre. Participants, parents, salariés lui doivent à ce titre beaucoup.
Ses yeux, bleu perçant, n'ont reflété longtemps que du bonheur. La mort de son « fils provisoire » Soth (il avait 22 ans) l'a atteinte en silence, mais sans déstabiliser totalement ses bases. La mort de sa fille Odile, vingt ans plus tard (elle avait 38 ans et 4 enfants) eut un effet plus dévastateur : les peines toujours s'additionnent. Annie, qui avait jusque-là joué avec joie et abnégation ce rôle de refuge et de soutien inexpugnable de sa famille, ne pouvait plus assurer ce rôle. Ses yeux se chargèrent d'une peine inquiétante : la citadelle cédait. Plus on était proche d'elle, plus on le sentait.
À PIE, étrangement, elle continua à tenir le cap, avec autant, sinon plus, de disponibilité. Peut-être comprit-elle encore mieux qu'avant les parents, et peut-être sut-elle prendre encore plus au sérieux ce chagrin qui les anime tous lors des adieux précédant le départ. Sans doute alors

pensait-elle avec tendresse aux futures retrouvailles ; sans jalousie, mais avec la conscience que la joie qui les accompagne — et qui se mesure toujours à l'aune de l'éloignement —, ne lui serait plus accordée, à elle.

Mère toujours — Dans cette association, si féminine et si familiale, et dont l'objet était avant tout éducatif, Annie n'eut aucun mal à trouver sa place. *« Dans les réunions, les rencontres, elle parlait peu, mais son expérience prévalait, et sa science des enfants aussi », nous dit Andrée, une autre déléguée. Et d'ajouter : « À PIE, elle avait clairement une place à part : elle était la matriarche. »* Était-elle autoritaire ? *« Absolument pas. Au contraire, elle faisait preuve d'une cordialité et d'une gentillesse indéniables, innées. Personnellement, je l'ai rencontrée à l'occasion du départ de ma fille. Elle nous a reçus un dimanche — ce qui m'avait profondément étonnée —, elle nous a accueillis comme des membres de sa famille, a levé toutes nos craintes en les anticipant. Quand on est sortis de chez elle, non seulement ma fille était prête à partir, mais Annie m'avait donné envie de faire la même chose qu'elle… le même « métier ». J'étais sur le point de quitter l'enseignement et cela m'est apparu alors comme une évidence. J'ai rejoint un peu plus tard l'association et Annie est devenue mon "mentor", et, plus tard, une amie, une confidente. »* Et de conclure : *« Pour nous tous PIE a été et reste une deuxième famille et, indéniablement, Annie en est la mère. »* Mère des participants, mère des délégués.
« Annie est un mélange de présence forte et de discrétion, ajoute Danièle, autre déléguée, autre amie. C'est une femme droite. Elle est belle, élégante, elle a de la prestance et dégage chaleur et respect. Avec elle, il y a ce qui se fait et ce qui ne se fait pas : elle a un sens moral. On est tous admiratifs du couple qu'elle forme avec Bernard. On pense au premier abord que c'est lui l'autorité, mais c'est bien plus complexe que cela. À PIE, comme beaucoup d'autres maris, il l'accompagnait, mais l'autorité, c'était elle. » « Croyez-moi », dit-elle, *« Annie, c'est quelqu'un ! »* Et d'ajouter : *« Là où elle était très attachante, c'est que sa prestance était très naturelle et qu'elle avait à la fois de la rigueur et beaucoup de fantaisie, et de l'humour aussi. Il suffit de voir le parcours de tous ses enfants, à la fois varié et original, pour comprendre qu'elle a mené une "entreprise" singulière. »*

Il y a quelques années, Annie a perdu la vue. À PIE elle s'est alors faite plus discrète. L'an dernier, elle a eu un accident cérébral. Elle s'est alors éloignée vers des contrées floues, des sphères nébuleuses et imprécises. Il y a peu, on lui a diagnostiqué un cancer… contre lequel elle ne se battra pas. Demain son métier s'achève, et avec lui son existence.

Annie n'aspire maintenant plus qu'au repos. Elle qu'on savait grande et bavarde, lentement se tait et se recroqueville, mais avec noblesse. Elle s'efface et se retire, doucement, mais cette fois réellement. Elle se détache et nous quitte : son corps la lâche : c'est la loi de la nature. L'esprit qui la portait et l'animait, perdurera bien sûr, à travers ses enfants — qu'ils soient naturels ou spirituels — et à travers ses familles. Mais Annie, c'est incontournable, va bientôt et pour toujours prendre sa retraite, laissant tous ses enfants PIE orphelins.

Aix, le 13 février 2017

Annie Bachelot est décédée le 5 mars 2017, à Narbonne

SARAH — AUTOUR DU MONDE

Ancienne participante et salariée, Sarah réalise en ce moment un tour du monde.

À 17 ans, je suis partie vivre un an aux États-Unis. J'ai dû choisir l'association un peu par hasard, parce qu'elle avait, je pense, des délégués sur ma petite île isolée, la Guadeloupe. Je n'ai que de vagues souvenirs de mon « stage départ » ou de mon départ tout court. J'ai passé une année inoubliable, et puis je suis rentrée.
J'ai repris alors ma vie française, comme si de rien n'était. Je n'ai plus parlé à mes amis ou à ma famille américaine et je ne suis jamais retournée dans le petit bled où j'avais vécu dix mois. Une fois par an, pendant dix ans, quand je lisais « Trois Quatorze », j'envisageais de reprendre contact avec l'association et de donner un coup de main. Mais vous savez comment ça se passe : on est étudiant, on est globe-trotteur, on est « over-booké ». Les années ont passé.
Dix ans après mon retour, presque jour pour jour, j'ai reçu une « Newsletter », que pour une fois j'ai pris le temps d'ouvrir et de lire. PIE cherchait un salarié : j'ai envoyé mon CV — comme pour voir. Mon idée était de rester six mois seulement, juste le temps de régler différentes choses en France et de repartir m'installer à l'étranger. J'ai commencé à travailler à PIE, et immédiatement, j'ai replongé dans mon année à l'étranger. Tout m'est revenu… comme si c'était hier. La fille que je remplaçais était de la même promo que moi et on avait fait nos études dans la même fac, sans le savoir. Ma « boss » — je ne m'en souviens pas mais j'ai des photos qui me le prouvent — avait chanté sur scène le jour de mon stage départ. Un de mes collègues m'avait accompagnée, dans l'avion, le jour de mon départ aux USA. Et la fille du bureau d'à côté avait été accueillie l'année d'avant par ma « rep » (déléguée américaine), elle avait rendu visite à ma famille d'accueil juste avant mon arrivée, et on m'avait montré des photos d'elle tout au long de mon séjour !

Mes six mois à PIE se sont transformés en années et, avec le temps, toutes ces personnes sont devenues celles avec qui je partage mes souvenirs, mais aussi et surtout mes brunchs, mes voyages, mes déboires. Maintenant je sais que PIE est bel et bien une grande famille : ce n'est pas un mythe.
Je n'ai pas de mémoire, je ne l'ai pas creusée, mais PIE est revenu à moi, et je pense que tout le monde ferait bien de revenir à PIE un jour. Que ce soit le lendemain de son retour, un an après ou, comme moi, dix ans après, que ce soit pour écrire un article — parce que c'est utile aux autres —, pour rencontrer des anciens — parce qu'on sait très bien que personne d'autre ne peut nous comprendre comme eux —, pour devenir délégué —parce que c'est un peu revivre son année à l'étranger, ou pour accueillir —parce que c'est prolonger l'expérience et que c'est juste incroyable—, on se doit d'y revenir.
À PIE vous retrouverez toujours quelque chose. Des souvenirs, des fous rires, des expériences, des occupations, des surprises… des gens. Aujourd'hui, après quatre ans, je quitte PIE pour faire le tour du monde. Mais quitte-t-on jamais vraiment sa famille ?

SUIVRE SARAH : WWW.SARAHGONZALES6.WIXSITE.COM/SARAHCONTESONTDM

Romane, Cavalier, North Dakota — Une année scolaire aux USA

Je voulais vous écrire, mais de quoi parler : ma famille d'accueil ? ma nouvelle ville ? la culture ? l'esprit japonais ?... C'est aujourd'hui, sur le trajet vers Kawasaki, où désormais et pour une année je vis, que j'ai finalement trouvé ce dont je voulais vous parler. Je vais évoquer cette nouvelle forme de mélancolie que j'ai découverte : l'impression d'avoir jusqu'ici raté quelque chose, de ne pas avoir été celle que je devais être. Aujourd'hui, alors que je quittais l'école et que je traversais ce pont que je traverse tous les jours, je me suis retournée vers mon établissement scolaire et un nouveau sentiment est né en moi, sans prévenir. J'ai soudainement regretté toutes ces années scolaires passées en France — toutes ces années que j'aurais tellement mieux appréciées si j'avais pu les passer au Japon.

Nous entendons ou lisons parfois que « Le système éducatif français devrait prendre exemple sur le système éducatif asiatique ». Au vu de ce que je lisais ou entendais, j'ai toujours acquiescé. Mais aujourd'hui que je fais concrètement l'expérience de ce système, j'ai envie de hurler : « Oui, prenons exemple sur le japon et changeons ! » J'ai passé jusqu'à présent quatorze années de ma vie à l'école, et je n'ai aucun souvenir d'avoir vraiment vécu à l'école. Jusque-là, autant être honnête, je n'aimais pas l'école. Chaque matin était un combat, une lutte permanente pour trouver la motivation. Obtenir des diplômes, avoir un futur métier, etc., cela n'est pas suffisant. L'école japonaise, elle, vit, et de ce fait, je vis. Sur le trajet vers Kanto Gakuin Muutsura Senior High School, je ne tire pas la gueule. Aujourd'hui je suis moi. Au Japon, nous avons des bukatsu — plus communément appelés « clubs » — sportifs comme artistiques ! Nous y allons après les cours, nous y retrouvons les différents membres avec qui nous créons des liens, nous passons un bon moment et même si nous rentrons plus tard à la maison, nous sommes heureux. Moi qui détestais le sport, j'ai rejoint les membres du badminton et j'aime faire partie de ce groupe.

Au Japon, l'école est perçue comme une seconde maison. J'ai rejoint la classe 4-4. Comme chaque classe, elle est ouverte une bonne heure avant le début des cours et ne ferme que trois heures après la fin des cours. Si je le souhaite, je peux rester dans cette classe et y vivre ma vie avant ou après les cours. Dans ma classe, nous sommes quarante-et-un ! J'ai eu l'occasion de faire la connaissance de chaque élève, je pense que la disposition des bureaux — que je trouve personnellement tellement pratique — aide beaucoup. Nous avons des bunkasai — plus communément appelés « festivals » — ; à l'occasion des bunkasai, l'école change complètement : des stands sont installés, des décorations aussi, et les élèves se mélangent pour faire vivre à chacun un pur moment de joie. Le dernier s'est tenu il y a un mois : j'ai passé deux merveilleuses journées à découvrir chaque élève et chaque stand. Au Japon, on ne parle pas de professeurs et élèves mais d'adultes et d'enfants. C'est bien le point le plus difficile à expliquer à des personnes qui ne vivent pas ici. En France, cette barrière entre l'enseignant et l'enseigné subsiste, et, bien souvent, les enseignants français ne prêtent aucune attention à leur élève : tu comprends, tant mieux ; tu ne comprends pas, tant pis. À ton professeur japonais, tu peux parler de tout ; tes problèmes scolaires mais aussi personnels, et il t'écoutera. Personnellement, cela me donne envie d'aller en cours chaque jour. L'enseignant japonais participe réellement à l'éducation d'un jeune et désire réellement l'aider et le soutenir. Il plaisante avec les élèves, n'hésite pas à leur donner une heure de leur journée, n'hésite pas, si besoin, à leur expliquer un point ou une question de différentes manières si cela est nécessaire.

En France, tu peux avoir un professeur pendant une année et l'année suivante, il t'oubliera : ici, le professeur continue de saluer cet élève quand il le voit et l'interroge sur l'évolution de sa scolarité. En France, j'ai stoppé les mathématiques, et j'ai fui en section littéraire. Quand je suis arrivée au Japon on m'a mise dans une classe de maths où je devais résoudre des problèmes compliqués. Ce fut une catastrophe ; j'ai finalement changé de classe et j'y ai rencontré mon nouveau professeur de mathématiques. Il écrit au tableau la prononciation de chaque kanji, il passe une heure sur chacune de mes copies, il me prête sa tablette pour me permettre de traduire, il installe une application concernant les kanji sur cette même tablette pour m'aider un peu plus, et il me demande si j'ai besoin d'aide ou d'explications à chaque fois que nous nous croisons dans l'école. En France, très peu de professeurs en feraient autant pour un étranger.

J'aurais aimé découvrir ce système éducatif plus tôt et y passer la plupart de ma scolarité. J'ai dix mois à vivre ici. Ce temps limité me donne envie de faire un bond dans le passé, d'effacer toutes ces années scolaires à la française, de fuir au Japon, et d'apprécier. Je voulais simplement remercier mes parents du plus profond de mon cœur pour avoir bien voulu m'offrir cette magnifique opportunité, et leur dire que c'est dommage qu'ils ne soient pas là pour me voir faire de mon mieux à l'école et considérer aujourd'hui mon école comme ma deuxième maison. Papa, Maman, je vous le dis, je suis heureuse. *Orianne*

Orianne, Kawasaki City, Kanagawa — Une année scolaire au Japon
Image ci-dessus : *Mona, Fukuoka* — Une année scolaire au Japon

Images : *Orianne,* Japon

Japon

Le lycée à Taiwan est bien différent du lycée français. La vie des élèves dans le lycée correspond

plus à notre vie au collège, ils sont beaucoup moins libres. Chaque classe a sa propre salle et ne change pas en fonction des cours. Une autre différence importante est le port de l'uniforme. De la maternelle jusqu'au lycée chaque école a son propre uniforme. Nous en avons un normal (chemise, pantalon ou jupe pour les filles) et un pour le sport. Chaque élève a son nom et son numéro cousu sur l'uniforme.

Les élèves doivent effectuer différentes tâches dans l'école. Tous les jours nous nettoyons la classe, trions les déchets… Le midi nous pouvons amener notre « Meal box », ou acheter de la nourriture au magasin du lycée et nous mangeons dans la salle de classe. Après le déjeuner, nous avons une demi-heure de sieste, et reprenons les cours à 13 h 00. Nous devons arriver à 7 h 30 le matin au lycée et les cours se terminent généralement à 16 h 00 ou 17 h 00. Pourtant la journée d'un élève taïwanais ne se termine pas là, car depuis l'école primaire, la plupart prennent des cours une fois le lycée terminé. Ces cours dans des écoles privées se terminent souvent tard, aux alentours de 21 h 00. La réussite scolaire est importante dans la société asiatique : les élèves doivent beaucoup travailler face à la pression parentale. Lors d'une année scolaire il n'y a que très peu de vacances, seulement trois semaines pour le nouvel an chinois et les deux mois de vacances d'été. De plus, les élèves continuent de prendre des cours pendant ces vacances et doivent parfois même retourner au lycée pour passer des tests ou nettoyer. L'école joue donc un rôle très important dans la vie d'un lycéen taïwanais.

Les cours enseignés sont à peu près similaires à ceux enseignés en France. Toutefois, certains cours m'ont surprise lorsque je suis arrivée à Taiwan. Les élèves ont deux heures par semaine de « Home Economics », ils y apprennent à coudre, cuisiner, comment s'occuper de la maison et de la famille. Un autre cours est donné par un militaire. La pression chinoise sur Taiwan est encore palpable et les élèves doivent comprendre que la défense du pays est importante s'ils veulent gagner une réelle indépendance.

Quelque chose que j'apprécie beaucoup dans l'éducation taïwanaise est la relation professeur-élève. Les élèves et professeurs peuvent discuter de tout. Cela permet de développer des relations plus fortes qui aident les élèves à se sentir en confiance s'ils rencontrent des difficultés. De plus, grâce aux valeurs de la culture asiatique, les plus jeunes montrent beaucoup de respect envers leurs aînés. En échangeant, chacun peut donc dépasser son statut de « professeur » ou « d'élève » tout en respectant certaines limites. Je trouve ces relations bien plus favorables à une bonne ambiance dans la vie scolaire. *Sarah*

Sarah, New Taïpei City — Une année scolaire à Taïwan

Taïwan

Images : *Sarah,* Taïwan

BIENTÔT LA FIN

C'est bientôt la fin de mon année en tant qu'étudiante d'échange. Je sens que ça arrive. Dimanche prochain, à 6 h du matin, je prendrai l'avion : retour vers la France, retour vers ma famille et mes amis. Je vais laisser derrière moi ceux qui ont constitué mon quotidien pendant un an, une partie importante de ma vie. C'était mon autre famille, mes autres amis. Jusqu'à aujourd'hui, je n'arrivais pas à réaliser que mon expérience allait se terminer. Pour la dernière fois ce matin, je me suis levée pour aller en cours, pour la dernière fois j'ai pu manger à la cafeteria du lycée avec mes amis : nous avons échangé nos "yearbooks" et écrit des petits textes. Il y a eu beaucoup de pleurs et d'embrassades car nous avons réalisé alors ce que la fin des cours signifiait : il ne nous restait plus beaucoup de temps ensemble ; certains d'entre nous allaient déménager, d'autres allaient retourner dans leur pays d'origine. Promesses de retrouvailles, cadeaux échangés. Je me suis rendu compte à ce moment-là à quel point mon lycée allait me manquer. Je ne resterai plus à l'école jusqu'à 21 heures pour préparer la prochaine pièce de théâtre, je n'entendrai plus mon prénom écorché de diverses manières, je ne traînerai plus dans la classe de mes professeurs, pour discuter avec eux comme on le fait avec de vieux amis... je pourrais continuer cette liste encore longtemps.

Comme chaque étudiant d'échange, j'ai passé de mauvais moments, des moments où j'ai juste eu envie de faire ma valise et de rentrer, pour retrouver, en France, mon petit confort et ma vie. Se faire des amis a été la partie la plus difficile : les relations au tout début semblent très superficielles, mais à force de persévérance, des amitiés se tissent et deviennent très fortes. Mon changement de famille d'accueil, très soudain et brutal, en janvier, a aussi constitué un moment faible. J'ai été accueillie — ce fut ma seconde famille — par ma professeure de français, avec qui j'avais déjà beaucoup d'affinités. Ma routine familiale me manquera aussi : les vendredis, les jeux de sociétés, les soirées films et pizzas, les matchs de basket avec mon père d'accueil.

Une année en tant qu'étudiant d'échange n'est ni toute blanche ni toute noire. Il est important de ne pas lâcher, de ne pas abandonner, quelles que soient les difficultés rencontrées. On ressort de cette expérience différent, changé. Pour la première fois, et grâce à cette année à l'étranger, je me sens fière de moi ; je sais maintenant à quel point je peux être indépendante. Tout au long de l'année, j'ai pu développer mon propre esprit critique, je me suis forgé ma propre opinion, sans être sous l'influence de ma famille.

Je me demande vraiment comment je vais réagir en rentrant à la maison, si je verrai les choses différemment. Cette année en tant qu'étudiante d'échange m'a donné le goût de l'aventure. J'attends avec impatience de pouvoir m'engager dans d'autres programmes d'échanges à l'université.

Je voudrais remercier mes parents pour les sacrifices qu'ils ont effectués tout au long de cette année. Merci d'avoir eu confiance en moi et de m'avoir laissée me lancer dans cette merveilleuse aventure. *Aramé*

En image : *Élise, Curtin, Australian Capital Territory* — Une année scolaire en Australie

AVEC DU RECUL

À première vue, certains diraient que « Je n'ai pas eu de chance ! », car la campagne profonde du Tennessee, a priori, ce n'est pas le rêve ! Et c'est vrai que le début n'est pas facile. Et puis le temps passe. Je réalise le chemin parcouru. Je réalise que c'est paradoxalement sur la vie que je vivais jusque-là que je comprends le plus de choses. J'ai pris un recul monstre, j'ai fait un zoom arrière, je me suis posé, j'ai réfléchi. Aujourd'hui, je n'arrive pas à bien sonder mon cerveau : je suis très heureux, et l'heure suivante, je suis comme vide, perdu, immensément seul.

Tout va très vite, c'est imprévisible. En me lançant dans cette aventure, je me suis exposé, mis à découvert. En fait, je vis plus vite, plus fort. Il faut se nourrir de tout ce qui passe, et revenir plus fort, avec un regard plus fin, plus ouvert, en ayant fait le tri entre l'essentiel et le superflu. En aimant plus et en détestant moins. Aujourd'hui n'était pas une bonne journée, mais je sais que je suis prêt à affronter ce séjour avec le plus grand des sourires. *Pierre*

Aramé, Oklahoma City, Oklahoma — Une année scolaire aux USA

Pierre, Chapmansboro, Tennessee — Une année scolaire aux USA

JE PARS

C'est fait, c'était planifié, je pars. Dans moins d'un mois, je serai sur le territoire américain pour traverser mon rêve. Je vais vivre une nouvelle vie, découvrir le monde. Durant toute une année. Grâce à PIE. Un an c'est beaucoup : au départ on a tous les mêmes interrogations ; on sait qu'il va nous falloir sortir de notre cocon, briser la glace, voler de nos propres ailes…
Et en même temps, si on met en parallèle un an et toute une vie, ce n'est rien. C'est si long et si court à la fois.
Les sujets d'angoisse ne manquent pas : ne rien comprendre, ne pas s'intégrer à l'école et à sa famille, grossir, se sentir « homesick »… Mais il faut se dire que des centaines de lycéens l'ont fait avant nous… alors pourquoi pas nous ? C'est une chance de vivre une expérience comme celle-là. Alors saisissons-là. Il ne faut pas se dire qu'on va perdre une année, qu'on va devoir redoubler, et toutes ces choses. On va simplement vivre une période de dingue. Alors il faut foncer et persuader sa famille, en leur faisant lire et écouter les beaux témoignages de tous les anciens participants. Moi, je pars en pensant à tout ce que cette année d'immersion va m'apporter : de l'indépendance, de la maturité, de l'autonomie, de la confiance, un nouveau regard, de nouvelles opinions, de nouvelles connaissances et de l'anglais. Voilà, maintenant je finalise les préparatifs. Je vérifie ma valise pour ne rien oublier. Et bientôt je vous donnerai de mes nouvelles, quand je serai bien installée dans mon nouveau chez moi, dans l'Illinois. Bye.
Margaux

JE REPARS

Aujourd'hui, j'ai 17 ans. J'en avais 14, lorsque j'ai pris cette décision qui a changé ma vie : partir aux États-Unis. À ce moment-là, je ne connaissais ni PIE ni aucune organisation du même type. J'étais juste une jeune gamine solitaire, qui passait son temps dans sa bulle, à regarder des séries américaines, tout en dessinant ou écrivant des histoires. Durant la majeure partie de ma préadolescence, je ne me sentais pas bien dans mon corps. Ou plutôt — et pour être précise — je dirais que je ne me sentais pas bien là où j'étais. Voilà, c'est cela : je n'étais pas à la bonne place. Je ressentais le besoin de changer quelque chose pour être heureuse. Je m'étais toujours sentie proche des États-Unis : j'avais l'intuition que j'appartenais à ce pays et que j'y trouverais enfin ma place. Pourtant je n'y avais jamais mis les pieds auparavant, et je n'avais a priori pas d'attaches ou de parents là-bas : c'était juste un sentiment. Je ne peux toujours pas me l'expliquer.
Au nouvel an 2014, j'ai compris plein de choses, j'ai choisi de regarder ma solitude en face (pas d'amis… et ma mère comme seule famille !), et j'ai décidé de me confronter à mes rêves et à mes désirs. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai commencé à faire des recherches pour réaliser le premier de ces désirs : « Partir aux USA ». C'est en veillant sur le net, vers 3 h du matin, que je suis tombée sur PIE, et c'est là que mon aventure a commencé. Que d'efforts ensuite et que de paperasses… Je ne peux pas tout vous raconter, mais je me dois de vous dire que PIE m'a fait un cadeau inestimable en m'offrant une bourse intégrale. Comment expliquer qu'ils m'aient choisie ? Je ne pense pas que j'étais la plus intelligente ou la plus prometteuse, mais ce dont je suis sûre, c'est que j'avais une immense motivation, et que c'est cette motivation, à n'en pas douter, qui a fini par payer.
Le 16 août 2014, je me suis envolée en direction de ce pays qui me faisait tant rêver. Je me souviens du départ ; je m'en souviens comme si c'était hier. Nous étions tous regroupés à l'aéroport, et je me souviens des pleurs de tous ceux qui quittaient leur famille, et de moi qui, de mon côté, avais l'impression d'avoir gagné à la loterie. Et puis j'ai vécu mon année dans le Missouri. J'ai appris à me connaître, à profiter de la vie, je me suis enfin sentie acceptée quelque part. J'ai rencontré tellement de gens qui pensaient et vivaient comme moi. Pour une fois, j'étais heureuse d'aller à l'école tous les matins et de fréquenter les autres. J'avais enfin l'opportunité de pratiquer ce qui m'avait fascinée toute mon enfance : le cinéma et le théâtre. Je rencontrais enfin des gens simples avec qui parler de mes passions, qui désormais ne rimaient plus avec « stupide », ou « ridicule », ou encore avec « impossible ». J'ai fait des rencontres humaines exceptionnelles. J'ai appris et grandi, j'ai ouvert grand les volets de mon avenir. Et soudain, mes perspectives sur le monde et sur la vie et sur ses priorités ont pour moi totalement changé. Cerise sur le gâteau : j'ai été amenée durant cette année à prendre contact avec mon père biologique (qui s'est révélé être un résident américain). Alors j'ai donc non seulement retrouvé un père, mais également eu l'opportunité de devenir Américaine ! Je n'ai même pas réfléchi : j'ai saisi directement cette opportunité. Il était hors de question pour moi de retourner définitivement en France. La solution m'était offerte, comme sur un plateau. Depuis deux ans, j'ai l'impression de vivre un véritable conte de fée. Ce conte a commencé grâce à l'extrême générosité de PIE, cette association sans qui, pour moi aujourd'hui, tout serait bien différent, cette association qui a orienté positivement ma vie et qui m'a ouvert un chemin a priori inconnu et caché.Voilà. Je suis aujourd'hui revenue en France pour trois mois, pour dire au revoir à mes proches et pour récupérer ma chienne — avec laquelle je vais entamer mon voyage vers la Californie —, un voyage vers la vie que secrètement je souhaitais vivre. *Sotto*

Margaux, Sherman, Illinois — Une année scolaire aux USA

Sotto, Neosho, Missouri — Une année scolaire aux USA en 2012-2013

En image : *Clémentine, Lakeville, Minnesota* — Une année scolaire aux USA en 2010-2011

1

2

3

4

5

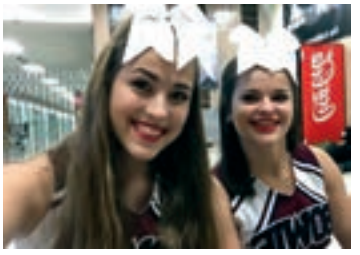
6

7

8

9

12



1 — Mallaury, Calédoniaa, Michigan — Une année scolaire aux USA
2 — Astrée, Kanagawa — Une année scolaire au Japon
3, 14 & 15 — Clara, Taupo — Une année scolaire en Nouvelle-Zélande
4 — Bastien, Elma, Washington State — Une année scolaire aux USA
5 & 6 — Isaac, Ottawa, Ontario — Échange Trimestre au Canada
7 — Florian, Anoka, Minnesota — Une année scolaire aux USA
8, 9, 11 — Élise, Curtin, Australian Capital territory — Une année scolaire en Australie
10 — Émilie, Mitchell, Ontario — Échange Trimestre au Canada
12 — Romane, Cavalier, North Dakota — Une année scolaire aux USA
13 — Marie, Bowie, Maryland — Une année scolaire aux USA

Friends

LE RÉSEAU PRO DE PIE

PARCOURS D'ANCIENS

Tous les participants PIE ont à la fois des compétences et des capacités qui les distinguent, ainsi qu'une force commune qui les lie et leur inspire une mutuelle confiance. Fort de ce double constat, PIE a créé en 2015 un réseau professionnel. Objectif : conseils et entraide professionnels, recherche de stages et de stagiaires, d'emplois et de partenaires. . . "LE RESEAU PRO" publie une gazette mensuelle. "LE RESEAU PRO" compte aujourd'hui près de 800 membres LinkedIn et plus de 2 600 abonnés à sa gazette. Dans ce numéro, TROIS QUATORZE relate le parcours d'une ancienne participante au programme.

FLORA CHEVALIER

Quatre ans après son retour des USA, Flora s'est courageusement lancée dans une belle aventure professionnelle. Ses images lui ressemblent... elles possèdent style et caractère.

Année de séjour : 2006 — Lieu de séjour : Sandwich, Illinois, USA (Sandwich High School) — Lieu de vie : Toulon, France — Profession : Photographe

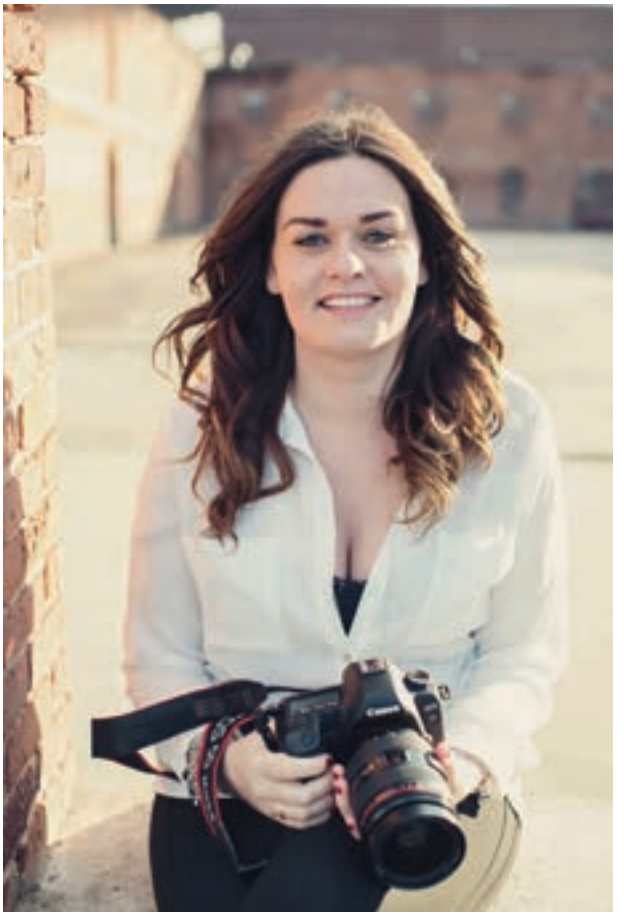
TROIS QUATORZE — Décris-nous ton parcours depuis ton retour de ce séjour scolaire avec PIE.
FLORA — Je suis revenue en France, j'avais 18 ans. Comme j'avais obtenu ma « Graduation » (bac américain), je suis rentrée directement en BTS de management-hôtelier. Je me suis vite rendue compte que ce n'était pas fait pour moi. À partir de là, j'ai travaillé... beaucoup de petits boulots : animatrice, maquilleuse, serveuse, réceptionniste, barmaid, vendeuse de chaussures de luxe...

Comment es-tu devenue photographe ?
Le pur hasard. Nous étions en 2010. Je préparais mon mariage, et je ne trouvais pas, en France, de photographe qui me plaise et qui ait un style, qui me corresponde. Tout ce que je voyais était décalé, ancien. Et je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire. En 2011 je me suis lancée... et ça a tout de suite fonctionné. Dès la première année, j'ai photographié 26 mariages ! J'ai pu me mettre à mon compte. J'ai abandonné mes autres activités. Je crois que je me suis affirmée avec une orientation esthétique particulière (très inspirée de la photo américaine) avant qu'elle ne devienne à la mode.

Comment as-tu appris le métier ?
Je suis totalement autodidacte. J'ai appris les bases en un mois. On me dit que « j'avais l'oeil », une sorte d'intuition. Après c'est une question d'expérience : j'ai beaucoup bossé (bouquins, internet, essais) , beaucoup observé, et plus j'en ai fait, plus je me suis affirmée. Une chose est certaine : j'étais tout de suite à l'aise avec ça, presque sûre de moi, en phase avec mon activité.

Et comment as-tu fait au niveau de ta structure ?
Je dirais que j'ai fonctionné « à l'arrache », étape par étape. J'ai tout aimé tout de suite. Je fais tout : clientèle, « com », relationnel, photo, post-production... tout. Je rêvais d'indépendance. Ce travail est donc parfait pour moi. J'ai la maîtrise de chaque secteur et de chaque étape.

Pourquoi et comment, à 17 ans, as-tu décidé de partir aux États-Unis ?
J'avais en tête de parler anglais couramment : c'était comme une obsession. Comprendre les séries et la musique américaines était ma vraie motivation... (elle rit) c'était mon seul but dans la vie. Comme ma mère était malade, j'ai reporté mon projet. Je suis donc partie un an après son décès.

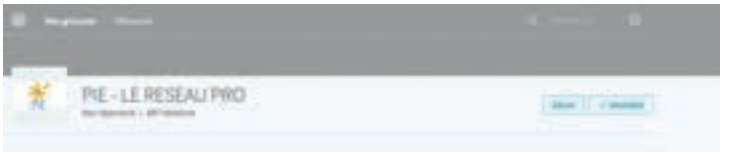


Flora Chevalier — www. floraphotographie.com

Que te reste-t-il de ce séjour ?
Une famille... avec laquelle je suis toujours en contact (je la vois régulièrement, je suis la marraine de ma soeur d'accueil...) et l'anglais ! Aujourd'hui, ma clientèle est essentiellement étrangère et c'est grâce à ce que j'ai acquis là-bas. Mon objectif premier, l'anglais, a été atteint : j'en bénéficie professionnellement et j'en profite au quotidien, puisque mon mari est à moitié Américain et qu'à la maison nous faisons presque tout en anglais.

Que serais-tu devenue si tu n'étais pas partie ?
Je n'en ai aucune idée, mais je ne pense pas qu'aujourd'hui je serais photographe. Car, ce qui est certain, c'est qu'au-delà de l'anglais, j'ai appris là-bas à oser faire les choses. Les Américains m'ont appris que l'on n'avait rien à perdre à tenter. Grâce à cette année, je suis devenue plus courageuse, plus culottée. Sans cette expérience, je n'aurais jamais eu la force de tout lâcher pour me lancer dans la photo.

www.floraphotographie.com



POUR PARTICIPER AU RÉSEAU PROFESSIONNEL PIE, VOUS POUVEZ :
1 — REJOINDRE LE GROUPE LINKEDIN : piefrance.com/linkedin
2 — RECEVOIR, PAR E-MAIL LA GAZETTE MENSUELLE ÉDITÉE PAR LE RÉSEAU PRO.
Demande d'abonnement gratuit à : reseau@piefrance.com
3 — COMMUNIQUER VIA LINKEDIN OU E-MAIL (demandes, offres, questions et conseils)

En cours, sur un campus américain

MES ÉTUDES SUPÉRIEURES AUX USA

On l'a laissée à 18 ans, jeune bachelière, sinon timide au moins réservée, le visage trahissant ce flou et cette hésitation naturels qui accompagnent l'adolescence quand elle s'interroge sur son devenir. On la retrouve aujourd'hui, solide et doucement déterminée, enrichie par quatre années d'études sur un campus américain et une année de travail aux États-Unis. La jeune Erika nous en dit plus sur son parcours et nous éclaire à la fois sur le système universitaire américain et sur les enjeux et les apports des études supérieures outre-Atlantique.

I / LE CHOIX

TROIS QUATORZE — À QUEL MOMENT ET POURQUOI AS-TU PRIS LA DÉCISION D'ALLER ÉTUDIER AUX ÉTATS-UNIS ?

Erika — À 14 ans, j'étais partie aux USA en séjour d'été, et plus tard, trois mois en Australie (au lycée et en famille). Dès mon retour j'avais décidé de repartir. J'avais ça en tête, c'était comme une certitude. Mais mes parents voulaient absolument que j'aie le bac. Au cours de mon année de terminale, j'ai entendu parler du programme universitaire : j'ai contacté l'organisme et, durant l'hiver, j'ai commencé à faire mon dossier. Quand ma mère est revenue vers moi, en février, pour me dire : « Ok, l'an prochain tu peux partir », j'avais déjà lancé le processus. J'étais prête. L'université nous paraissait mieux correspondre, car j'avais besoin d'une certaine indépendance et je n'étais pas sûre de m'intégrer en famille.

POURQUOI L'AS-TU FAIT JUSTE APRÈS LE BAC ET NON DANS LE COURANT DE TON CURSUS ?

Je me suis sérieusement posé la question. Au départ mon idée était de faire toutes mes études en France. À un moment, et comme tous les étudiants français, je me suis dit : « Tu feras un stage à l'étranger au milieu de ton parcours universitaire … », histoire d'acquérir un bon anglais. Mais c'eût été une grosse erreur, car ça ne marche pas comme ça. Je me suis rendue compte depuis, qu'une des conditions pour trouver un stage intéressant —voire un stage tout court—, c'est justement de parler anglais. C'est essentiel, or, quand on est en terminale, ou que l'on suit son cycle classique d'études, on ne s'en rend pas toujours compte. Je pense donc avoir pris la bonne décision en ouvrant mes études supérieures par cette année américaine.

ON DISTINGUE GÉNÉRALEMENT TROIS PROFILS TRÈS DIFFÉRENTS PARMI LES ÉTUDIANTS QUI S'ORIENTENT VERS L'UNIVERSITÉ AMÉRICAINE.

PREMIER PROFIL : CEUX QUI CHOISISSENT DÉLIBÉRÉMENT DE FAIRE TOUTES LEURS ÉTUDES SUPÉRIEURES AUX USA ; DEUXIÈME PROFIL : CEUX QUI VEULENT COMPLÉTER LEUR FORMATION FRANÇAISE PAR UNE OU DEUX ANNÉES À L'ÉTRANGER (EN GÉNÉRAL, EN FIN DE CYCLE) AFIN D'ÊTRE DIPLÔMÉS DANS LES DEUX PAYS ET — TROISIÈME PROFIL — CEUX QUI SOUHAITENT PASSER JUSTE UNE ANNÉE, HISTOIRE DE MAÎTRISER PARFAITEMENT L'ANGLAIS ET D'ACQUÉRIR CE QUE, DANS LE LANGAGE ÉTUDIANT OU PROFESSIONNEL, ON APPELLE « UNE EXPÉRIENCE À L'INTERNATIONAL ». DANS CE CAS, ON PEUT PARLER D'ANNÉE DE

CÉSURE (UNE SORTE « D'ERASMUS AMÉRICAIN »). CETTE ANNÉE PEUT ÊTRE ENVISAGÉE JUSTE APRÈS LE BAC OU AU MILIEU DU PARCOURS UNIVERSITAIRE. TU TE SITUAIS PLUTÔT DANS CE TROISIÈME PROFIL ?

Tout à fait. À la base, je rentrais au terme de l'année. Sauf, qu'au final, je suis restée 4 ans !

ALORS ON PARLERA D'UN QUATRIÈME PROFIL : UNE ANNÉE « POUR VOIR »... AVEC LA POSSIBILITÉ AU TERME DE CETTE ANNÉE DE DÉCIDER OU NON DE POURSUIVRE L'EXPÉRIENCE, JUSQU'À L'OBTENTION DU DIPLÔME AMÉRICAIN. À QUEL MOMENT, UNE FOIS SUR PLACE, AS-TU DÉCIDÉ D'EMBRAYER SUR 4 ANS ?

Les trois premières semaines je n'étais pas bien du tout. À ce moment-là, je n'avais qu'un seul désir : rentrer. Mais, je me suis vite sentie chez moi. Au point même, qu'en rentrant en France pour le break de Noël, j'ai compris que ma place était aux US. À Paris, j'étais totalement perdue. À l'aéroport, je cherchais des visages connus. J'étais loin de ma bulle, de mon campus. J'étais en larmes, à l'idée que ça se termine. C'est là que j'ai entamé ma réflexion : est-ce que je rentre au terme de mon année ou est-ce que je fais un « Bachelor » aux USA ? C'était une évidence mais, jusqu'en janvier, je n'arrivais pas à la formuler.

ON SENT À T'ÉCOUTER QUE TU AVAIS PASSÉ UNE BARRIÈRE, ET QU'À UN MOMENT IL EST DEVENU PLUS DUR DE REVENIR EN FRANCE QUE DE RESTER LÀ-BAS ?

C'est exactement cela. C'est d'ailleurs amusant, mais comme tous mes amis Français, à chaque fois qu'on était en France, au moment de repartir, on disait : « Je rentre… sous-entendu… aux USA. » On était là-bas chez nous. Comme en famille.

J'IMAGINE QUE LA DÉCISION DE S'ENGAGER DANS CE PROJET A ÉTÉ DIFFICILE À PRENDRE. QUELS ONT ÉTÉ LES ÉLÉMENTS DÉCISIFS ? QU'Y AVAIT-IL DANS LES COLONNES + ET – ?

Je voulais juste acquérir un anglais très solide et me confronter à cette expérience, me bousculer : c'était une sorte de challenge. J'étais aussi en contact avec un Français qui l'avait fait et qui me disait de ne pas hésiter. Et un autre ami en France qui ne comprenait pas que je tergiverse : « Érika, tu ne rêves que de ça ! Fais-le donc puisque tu en as l'occasion. » Ce qui me freinait c'était le fait de rater les années d'études en France : la vie indépendante, le nouveau rythme, la liberté, les sorties… et d'autre part ce qui m'attirait dans cette aventure : l'inconnu.

CONSIDÈRES-TU QUE CETTE POSSIBILITÉ DE FAIRE ÉVOLUER LE PROJET EN COURS DE ROUTE EST UN ÉLÉMENT CRUCIAL, UN ARGUMENT DÉCISIF ?.

Oui. De prime abord, sans voir et sans avoir testé le système, je ne me serais pas engagée sur quatre ans. Globalement, je ne savais quand même pas du tout à quoi m'attendre, et je n'étais pas sûre de m'intégrer. De toute façon mon schéma, c'était « un an, puis retour en France » : je ne prenais pas grand risque. J'avais même déjà mon école qui m'attendait !

II / LA PÉDAGOGIE AMÉRICAINE

POURRAIS-TU DÉFINIR EN QUELQUES MOTS LE PRINCIPE DE LA PÉDAGOGIE AMÉRICAINE ? QUEL EST L'OBJECTIF DE L'UNIVERSITÉ US ?

Les Américains ont cette expression qui en dit long sur leur approche et qui me semble s'adapter parfaitement à la façon dont ils conçoivent les études : « Just be yourself at your best. » Ils ont ce souci permanent de pousser chacun à l'excellence en fonction de ses moyens et d'intégrer la notion de bien-être dans cette idée d'excellence. Ce qui m'a fascinée, c'est ce souci du collectif —que nous avons par ailleurs totalement perdu en France— et en parallèle ce culte de l'individu, ce souci permanent de considérer chacun comme une entité et une unité. Ils privilégient toujours la liberté et l'autonomie, indispensables à l'équilibre, mais en même temps ils te poussent dans l'investissement collectif. Ils combinent les deux. On peut d'ailleurs noter cette chose intéressante : chaque diplôme (« Bachelor » ou « Master ») est unique, il vient en conclusion d'un parcours totalement individualisé.
En France, en caricaturant un peu, tout le monde a le même diplôme. La liberté et le développement personnel l'emportent là-bas sur le principe d'égalité.

COMMENT CES PRINCIPES SE RÉPERCUTENT-ILS DANS LA PÉDAGOGIE ? CONCRÈTEMENT QUELLES SONT LES DIFFÉRENCES MAJEURES ENTRE LES ÉTATS-UNIS ET LA FRANCE ?.

Concrètement, ça se manifeste, d'un côté au niveau du campus en général (et de la vie quotidienne), et de l'autre dans la façon de concevoir les cours et l'enseignement, et aussi les relations entre étudiants et enseignants. On peut commencer par cela et noter que le principe premier, c'est que le professeur est là pour accompagner l'élève vers son développement et son succès. Le prof n'a pas de classe à proprement parler, mais des étudiants à suivre. Il est très disponible, facile à joindre, attentif à ce que chacun s'implique. L'étudiant n'est donc pas livré à lui-même : on veille à ce qu'il ne se « perde pas », on veut qu'il arrive à une autonomie, on l'encadre de près tout en le laissant libre de ses choix : choix du programme, des domaines de spécialisation, du format des cours, des horaires et de l'organisation du temps. Mais choix des professeurs aussi.

ON PEUT IMAGINER QU'ILS PARTENT DU PRINCIPE QUE DEUX ENSEIGNANTS ONT DEUX APPROCHES DIFFÉRENTES ET QUE LES ÉLÈVES N'ENTENDENT PAS FORCÉMENT DE LA MÊME FAÇON LE MESSAGE.

Oui c'est cela. Du coup, si on ne valide pas une matière avec un professeur on peut la « repasser » avec un autre enseignant, lequel aura sûrement une autre méthode d'enseignement, d'autres supports, d'autres exemples, et avec lequel nous serons plus en phase. Même la méthode de notation et de validation diffère d'un prof à l'autre, le professeur ayant tendance aussi à s'adapter à l'élève et à le valoriser, en le mettant en avant là où il a le plus d'aptitudes (écrit, dissertation, présentation orale…). La pédagogie est un sujet là-bas.

QUID DE L'APPROCHE PÉDAGOGIQUE ?
DE LA FAÇON DE CONCEVOIR LE COURS ?

Elle est très différente, voire contraire à celle de la France. Aux USA, on prépare le cours avant d'y aller. On lit tout ce que nous a demandé le prof et on arrive en cours avec une vision globale et précise de la leçon (avec nos questions). On est censés être préparés et avoir conscience de nos zones d'incompréhension. Le cours en lui-même est basé sur un récapitulatif (et non pas un énoncé magistral), puis des commentaires, des synthèses, des exemples et des échanges questions/réponses. À la fin du cours, on considère que les notions sont acquises et on peut avancer vers le cours suivant.

L'ÉTUDIANT EST DONC TRÈS ENCADRÉ ?

Oui. Il faut voir que l'on est entre 5 et 40 par cours, qu'il y a un planning précis, que les absences sont relevées, etc. Et surtout on contrôle les acquis. Le professeur est très attentif à ce niveau. L'étudiant est vraiment au centre du système. Le système est très responsabilisant. En échange, il exige de l'étudiant de la présence, de l'éveil, une implication et un investissement réels.

COMMENT SONT ORGANISÉES LES ÉTUDES ?

Tout étudiant suit à la fois une formation dans sa spécialité et une formation générale. Le « Bachelor », qui conclut les 4 ans d'études (équivalent Master européen) est toujours délivré par une « School » (« Business », « Humanities », « Sciences »…), dans une « Major » — ou domaine d'études — : Finance, Marketing, Graphic Design, Philosophy, Human Ressources, etc. Pour être diplômé, l'étudiant doit valider des « Credits » (autour de 120 en quatre ans, donc 15 par

semestre ou 30 par an) dont environ 60 % dans son domaine d'études principal (« Major ») et environ 40 % dans des domaines annexes. Les domaines annexes incluent la formation générale (anglais, histoire, langues, maths, sciences sociales…) et des cours optionnels : philo, religion, arts, etc. Dans chaque université, Il y a des dizaines de domaines proposés et des dizaines de cours dans chaque domaine. Donc énormément de possibilités et de passerelles.

LE DÉBUT DES ÉTUDES SUPÉRIEURES EST DONC, LOGIQUEMENT, PLUTÔT CONSACRÉ À CETTE FORMATION GÉNÉRALE, N'EST-CE PAS ?
Exactement. Les trois premiers semestres (soit 1 année et demie), les étudiants valident majoritairement les cours plus généralistes. C'est pour cela que l'on dit que l'on peut faire évoluer sa « Major » ou spécialité jusqu'en fin de deuxième année. Car les cours généralistes peuvent « servir » dans toutes les majors. De toute façon, rien n'est perdu car les acquis sont transversaux. Je pense à un copain, qui était focalisé sur le business, et qui, en avançant dans sa formation, a découvert qu'il avait de vrais blocages au niveau rédaction et qui, par contre, s'est révélé dans les matières audiovisuelles. Il a fait évoluer sa « Major » et est aujourd'hui spécialisé en cinéma. Il réalise dans ce domaine un parcours exceptionnel.

POUR AUTANT, CE QU'IL A FAIT AUPARAVANT EN BUSINESS N'A PAS ÉTÉ PERDU ?
Non bien sûr, puisque que les « Credits » qu'il avait validés en « General Education » ont été validés dans son parcours en « Major of arts / Cinéma ». En fait chaque étudiant a ce qu'on appelle une « Bingo Sheet », une feuille qui résume tout son parcours et qui définit au final la teneur de son « Bachelor ».

C'EST UN PEU L'ADN DE L'ÉTUDIANT ?.
Absolument. On peut jouer avec toutes les possibilités : à l'échelle des matières, à l'échelle du niveau dans chaque matière (finances 1, finances internationales…), et en se basant sur la transversalité entre les matières. On joue avec toutes ces cartes qui nous sont proposées et on planifie son projet d'études en fonction des exigences et des possibilités. En sachant que plus on avance plus on se spécialise et que, bien entendu, à un moment il faut se fixer. J'ajouterai que pour s'inscrire dans certains cours, il faut en avoir validé d'autres auparavant. C'est ce qu'on appelle les « Pre-requis ». Par exemple, pour suivre et valider tel cours de « Micro Economy », il faut avoir validé auparavant tel cours de maths. Dans mon cas, il me fallait avoir validé un cours d' « Anglais 2 » (qui nécessitait un certain niveau de rédaction en anglais) pour pouvoir m'inscrire en « Principe de marketing ». On ne peut pas non plus faire de « finances internationales » sans avoir fait de « finances générales ».

IL Y A DONC UNE SORTE DE SYSTÈME DE PASSERELLES HORIZONTALES, (ENTRE LES MATIÈRES), ET DE PASSERELLES VERTICALES (LES « PRE-REQUIS »). ON COMPREND MIEUX POURQUOI TU PARLAIS TOUT À L'HEURE D'UN « BACHELOR » PROPRE À CHAQUE ÉTUDIANT.
Oui. Cela peut paraître compliqué sur le papier, mais on s'y fait vite. Mais cette complexité apparente est le fruit de la souplesse, je pense. C'est en fait un atout, car en France si vous arrêtez au bout d'une année de droit ou d'IUT, il faut tout reprendre à zéro.

AUTRE POINT : QU'APPELLE T-ON « MINOR » ?
On peut définir la « Minor » comme une spécialisation mineure dans un autre domaine que son domaine principal. Ce n'est pas obligatoire. J'ai pour ma part suivi une « Minor » en histoire en parallèle de mon « Major » en « International Business ». Il y a aussi le « Double Major » (donc deux domaines principaux) qui correspond au double cursus, mais qui est très exigeant et qui doit être envisagé sur plus de quatre ans (plus de huit semestres).

QUELLE EST, D'APRÈS TOI, L'ATOUT MAJEUR DE CETTE ORGANISATION DES ÉTUDES, SES POINTS FORTS ?
Le principe de cette formation générale — en parallèle de son domaine d'études principal — est très intéressant, car il ouvre l'esprit et crée des ponts entre les matières et les étudiants. J'ai fait de la géologie, de la communication… ça multiplie les perspectives. Et on bâtit une formation pyramidale, de plus en plus spécialisée mais solide et installée sur une base large.

ET QUEL EST LE POINT FAIBLE ?
Le fait qu'il n'y ait pas de stage comme il y en a dans les écoles françaises. On peut sortir de l'université sans en avoir fait aucun. Et même si on étudie beaucoup de cas concrets en cours, ca peut manquer. Je conseille à tous les étudiants de profiter des breaks (hiver et été) pour faire des stages.

QUEL ENSEIGNEMENT MAJEUR TIRES-TU PERSONNELLEMENT DE CETTE APPROCHE PÉDAGOGIQUE ?
J'ai appris à bosser par moi-même et pour moi-même, à anticiper (préparation des cours, etc.), à être investie et disponible quand il le fallait, et dans le même temps à rester disponible pour les amis et les loisirs. Il faut dire qu'il est si simple là-bas de combiner les deux.

III/ LE CAMPUS

ON ASSOCIE GÉNÉRALEMENT LE CONCEPT DE CAMPUS AUX SEULS ETATS-UNIS. SELON TOI, QUELLE DIFFÉRENCE MAJEURE Y A-T-IL ENTRE UN CAMPUS AMÉRICAIN ET UN « CAMPUS » À LA FRANÇAISE ?
Le fait que tout le monde habite sur place. Cela induit énormément de choses et détermine à la fois l'ambiance et les relations. Le campus est un lieu de vie et devient vite une famille.
Au niveau matériel, la différence est incommensurable : les bâtiments d'études (classes, bibliothèques, salles de travail), le matériel (labo, informatique…), les infrastructures (salles de sports, cafétérias, gymnases, salles de concerts, de réunions…). C'est agréable, pratique, efficace. Cela fait gagner un temps incroyable et vous aide à bosser. Tout est quasiment toujours ouvert. Sur le campus, vivre et étudier est un tout. Et chacun peut le faire à son rythme.

LA VIE SUR UN CAMPUS AMÉRICAIN FAIT UN PEU RÊVER LES ÉTUDIANTS EUROPÉENS, EST-CE QUE CETTE RÉPUTATION QU'A LE CAMPUS EST USURPÉE ? AS-TU ÉTÉ DÉÇUE À CE NIVEAU ?
On crée là-bas des amitiés immenses. Le fait de déjeuner, travailler, s'amuser, dormir dans le même lieu est primordial ; on partage tout, on a beaucoup de projets communs, au niveau des cours comme des sorties. Ça n'a pas de prix. Après ce n'est pas toujours parfait et tout rose. Moi, j'ai assez de distance avec certains traits de la culture américaine (notamment le côté sport, le côté règles de vie, encadrement), et j'avais envie au final de rentrer en France. Mais c'est lié je pense à ma personnalité. Et cela n'empêche pas que j'y ai passé une période essentielle et magnifique de ma vie.

3.14 — QU'EST-CE QUI T'A LE PLUS SURPRISE ? AS-TU UNE ANECDOTE ?
Je me souviens des périodes d'exams avec beaucoup de nostalgie. On est tous en « Exams » en même temps. Il y a à la fois de la tension et de l'émulation : les bibliothèques sont ouvertes toute la nuit ; elles sont bondées. On sent la présence et le soutien de tous : on révise ensemble. Le lundi soir, sur mon campus, ils organisaient un « Midnight Breakfast » : la caféteria était ouverte de 23 h à 1 h, et tout le monde se retrouvait pour un « break » dans les révisions, pour se donner du courage, histoire de se rendre compte qu'on était tous dans la même galère. Il y avait une vraie dynamique et une vraie chaleur. Ces instants étaient incroyables. J'ai eu du mal à retrouver cette dynamique à mon retour dans mon école en France. Il est bien plus dure, ici, de trouver la motivation pour étudier.

IV/ ET APRES ?

APRÈS LE « BACHELOR », QU'AS-TU FAIT ?
Une fois le diplôme en poche, j'avais la possibilité de travailler une année aux USA. Je l'ai saisie. J'ai fait un « OPT (Optional Practical Training) » à Portland, Oregon. C'était un nouveau challenge. J'avais vécu en communauté pendant quatre ans et, tout à coup, premier travail, nouvelle ville, apprendre à se débrouiller par soi-même, manger seule le soir… Je me suis retrouvée étrangère dans une société assez individualiste. Je n'appartenais à aucun groupe. Au niveau personnel, j'ai encore beaucoup appris.

QUELLE ÉTAIT TA FONCTION ?
J'ai travaillé dans un organisme qui mettait en place des séjours d'été pour les jeunes étudiants étrangers. J'avais une double fonction : présenter les programmes en anglais, dans les écoles notamment, afin de trouver des familles d'accueil, et dans un second temps, assurer la logistique des groupes de Français, d'Espagnols et de Sud-Américains.

3.14 — ET QUAND ES-TU RENTRÉE EN FRANCE ?
En septembre. Pour intégrer aussitôt un MBA en « International Management », dans une école de commerce spécialisée en industrie du tourisme.

3.14 — AS-TU EU DES DIFFICULTÉS À VALIDER TON BACHELOR ?
Aucune. En fait la combinaison de mon « Major » en « Business » et de mon « Minor » en « Histoire », prenait, dans le cadre de ce master, tout son sens. J'ai eu mes équivalences sans aucun souci.

3.14 — POUR CONCLURE, QU'EST-CE QUI EST LE PLUS DUR : S'ADAPTER AU CAMPUS AMÉRICAIN OU LE QUITTER ?
En partir ! Le campus c'était une bulle, un cocon. La semaine avant la « Graduation », j'ai paniqué : je ne savais pas où j'allais aller et ce que j'allais devenir. Sincèrement, j'ai passé là-bas les meilleures années de ma vie. Rien que d'en reparler j'ai les larmes aux yeux. Il y a quelques temps, quand j'étais à Portland, un copain est venu me voir et il m'a dit : « Je suis trop fier de ton parcours. » Et en l'entendant dire cela, j'ai réalisé le chemin que j'avais parcouru, et, à mon tour, j'ai réalisé que j'étais très fière de moi.

Extrait brochure : programme PIE CAMPUS

PIE CAMPUS
www.piefrance.com

De une à quatre années sur un campus américain :
• bourse d'études garantie
• parcours diplômant

LE PROGRAMME UNIVERSITAIRE DE PIE

CONDITIONS DE PARTICIPATION AU PROGRAMME UNIVERSITAIRE

À QUI S'ADRESSE LE PROGRAMME D'ÉTUDES AUX ÉTATS-UNIS

LES POINTS FORTS DU PROGRAMME UNIVERSITAIRE

UN SEMESTRE EN ÉCOLE DE LANGUE

PAR PAULINE ARNOULD

J'ai toujours rêvé de partir aux Etats-Unis, mais lorsque l'occasion s'est présentée, je ne me sentais pas forcément prête à sauter dans le grand bain, au niveau linguistique. J'avais un bon niveau au lycée, mais entre des cours d'anglais en France et la vie dans un pays anglophone, la différence est grande ! Ne voulant pas perdre une miette de mon expérience américaine, j'ai décidé de commencer par quelques mois de formation ESL (English as a Second Language).

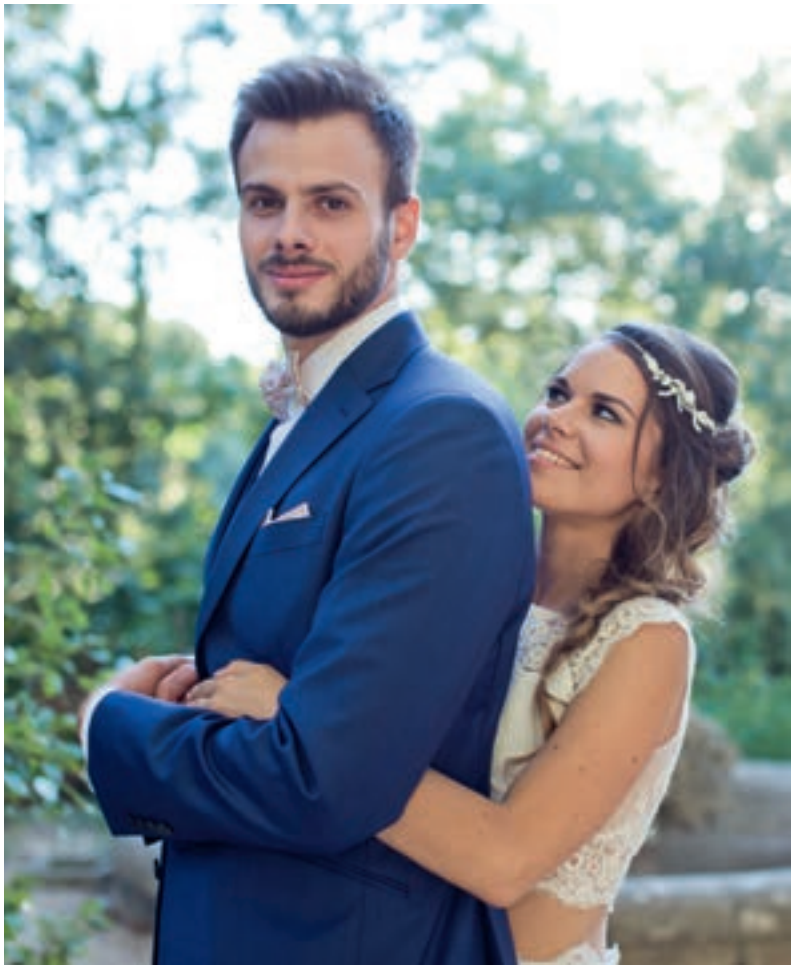
C'est ainsi qu'en janvier 2013, je me suis envolée pour Minot State University, Dakota du Nord. J'y ai suivi des cours d'anglais intensif dans le but de me préparer au TOEFL (Test of English as a Foreign Language), examen indispensable pour les non anglophones pour intégrer une université américaine.

Avant mon arrivée, j'étais déjà en contact avec l'université et j'étais déjà rassurée quant aux détails pratiques (pick-up à l'aéroport, ce que je devais apporter et ce qu'ils mettaient à ma disposition…). C'était d'autant plus appréciable dans un pays inconnu avec une langue qui ne m'était pas encore tout à fait familière !

Dès les premiers jours, les professeurs ont été fantastiques, mettant tout en place pour me faciliter la vie ; je suis non-voyante, et même si cela ne change pas grand-chose quand il s'agit d'apprendre une nouvelle langue, il fallait tout de même faire quelques ajustements. Les autres étudiants aussi ont vraiment été supers, il y avait une très bonne ambiance du fait des effectifs réduits (nous étions généralement entre deux et cinq par classe). Cela favorisait une relation de proximité avec les professeurs, que nous voyions également en-dehors des cours pour les activités organisées (visites, sorties bowling, patinoire ou glacier…).

Je suis vraiment contente d'avoir rencontré des étudiants du monde entier. Nous pouvions nous voir dans les dortoirs, à la cafétéria, lors des sorties. Nous étions autorisés selon notre niveau à suivre des cours du cursus classique. Je garde d'ailleurs un super souvenir de ces derniers, avec un prof d'histoire fantastique qui nous faisait tous participer, nous qui venions des quatre coins du globe ! Ce côté « cocon » de l'ESL a largement été compensé par les souvenirs que je garde de cette université et des personnes que j'y ai rencontrées. Les tout petits groupes permettaient que l'enseignement soit fortement adapté à notre niveau, et la progression était d'autant plus flagrante. Nous étions répartis en niveaux de 1 à 9, avec une classe supplémentaire ensuite pour préparer spécifiquement le TOEFL. Chaque classe durait trois semaines, et j'ai effectué là-bas les classes 7, 8, et pour finir 9 + préparation à l'examen. Cette dernière classe fut particulièrement intensive ; en plus des exercices très particuliers auxquels nous nous entraînions, nous devions rédiger un mini mémoire sur un sujet de notre choix et le présenter devant les autres étudiants et professeurs en fin de classe. Un très bon entraînement pour ce qui nous attendait ensuite à l'université ! Le TOEFL en lui-même, que j'appréhendais énormément, s'est en fait avéré être beaucoup moins stressant que prévu, grâce à l'immersion dans un environnement anglophone durant les mois précédents, ainsi qu'à la préparation spécifique dispensée en cours. Malgré mon score extraordinaire à l'examen, qui m'assurait l'admission dans n'importe quelle université américaine (dossier scolaire mis à part), j'étais très triste de quitter ce petit campus, pourtant perdu au milieu de nulle part… Contraste amusant quand je pense à mon appréhension lorsque j'ai appris où il se situait : proche du Canada, loin des grandes villes, avec un hiver très, très froid pour moi, petite européenne de l'Ouest… Avec le recul, je reste persuadée que mon premier contact avec ce pays qui me faisait tant rêver n'aurait sans doute pas été aussi bon dans une grosse université ou une grande ville.

Pour conclure, je dirais que l'ESL est tout sauf une perte de temps ; il permet de se familiariser avec la langue — pour ne pas être totalement perdu en arrivant à l'université — de connaître le fonctionnement du campus et de comprendre ses codes. Ce que l'on expérimente en ESL est un atout non négligeable pour s'intégrer ensuite.



Mariage de Fanny (membre du réseau PIE) et d'Alexandre Braz, 6 août 2016
Photographie : Flora Chevalier — www. floraphotographie.com (voir page 25)

Carnet de l'association

BIENVENUE ET BONNE ROUTE

- *À Oscar*, né le 27 février 2016, petit-fils d'Annette Maurier (pilier de PIE en Lorraine).
- *À Philippine*, née le 29 avril 2016, fille de Merrédith Aynié (ancienne participante et déléguée en Ariège).
- *À Charlie*, née en juillet 2016, fille de Cyrielle Perrot (ancienne participante et déléguée en région parisienne).
- *À Leonardo,* né le 6 septembre 2016, fils de Laurianne Favier (ancienne participante et fidèle déléguée de PIE en Bourgogne).
- *À Ernest,* né le *2 janvier 2017*, petit-fils de Jean-Marc Bruley (fidèle comptable de PIE).

CORDON ROUGE
DEVENIR DÉLÉGUÉ(E) DE L'ASSOCIATION PIE

- À PIE, le rôle du(de la) délégué(e) est crucial. C'est le délégué, en effet, qui oeuvre sur le terrain, qui recherche et sélectionne les familles d'accueil, qui rencontre les participants aux séjours et leurs parents, qui informe, oriente, rassure et accompagne. Parents et familles d'accueil, anciens participants (qui passent alors du statut de « Cordon bleu » à celui de « Cordon rouge »...). Si vous êtes intéressé(e), n'hésitez pas à contacter Maya : *maya@piefrance.com.*

CONDOLÉANCES

- PIE a la grande tristesse de vous annoncer le décés de deux anciens participants : Thierno Diop était parti aux États-Unis, en 2013 ; Dylan Reiter, jeune Canadien, avait séjourné un semestre en France, en 2015.

Abonnez-vous à la page facebook de TROIS QUATORZE :
www.facebook.com/journaltroisquatorze

Retrouvez TROIS QUATORZE sur le site internet de PIE
www.piefrance.com

PUBLICATIONS

Trois membres de PIE ont récemment publié un ouvrage

LE DEUXIÈME TEXTE — Camille Béquet (ancienne participante, Canada, Toucan turquoise 2010), publie prochainement avec sa promotion du master 2 « Métiers de l'Édition de Paris-Sorbonne », un livre intitulé *Le Deuxième Texte*. Ce projet regroupe trente histoires autour de la femme et de sa place dans la fiction. Le livre sera présenté et vendu au Salon du Livre de Paris du 24 au 27 mars 2017.
http://editionsdesfemmesdacote.fr

LA PSYCHOLOGIE DES FOULES EN QUESTION — Dans ce livre, Matthijs Gardenier (ancien participant, USA, 2000) met en évidence les enjeux des discussions sur ce thème et apporte un regard nouveau sur ces problématiques. Une analyse décisive, à l'heure où la compréhension réelle des rassemblements et de leurs dynamiques est d'une urgence d'autant plus grande que ceux-ci se multiplient en même temps que se déploie dans les médias une interprétation hâtive et tronquée de leurs tenants et aboutissants — *Éditions Lire comprendre maintenant — www.uppreditions.fr — 4,49 €*

RÉCIT DE L'EXTRAORDINAIRE ET AFFLIGEANT NAUFRAGE DU BALEINIER ESSEX — Owen chase, commandant en second de L'Essex, a publié ce récit en 1819. Un témoignage à couper le soufle, sur les baleiniers, sur l'enfance de l'Amérique, sur la capacité de l'homme à supporter au nom de la survie ce qui ne doit pas l'être. Ce texte et cette odyssée ont inspiré Melville et ont enfanté *Moby Dick*. Xavier Bachelot, rédacteur de *Trois Quatorze*, l'a traduit et préfacé — *Éditions Robert Laffont* — www.laffont.fr — *9,50 €*

ACCUEILLIR AVEC PIE

Consultez les profils simplifiés des jeunes étrangers en attente d'une famille d'accueil sur : *piefrance.com*
Site et profils régulièrement actualisés. Si vous voulez en savoir plus sur l'accueil, contactez PIE au : 04 42 91 31 00

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents... Le journal *Trois Quatorze* attend vos commentaires et vos impressions pour les publier. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : *trois.quatorze@piefrance.com*

Annie Bachelot, déléguée PIE de 1981 à 2012, et membre du conseil d'administration de l'association de 1981 à 2015

ANNIE, PAR BÉNÉDICTE DÉPREZ

Il est des rencontres qui marquent toute une vie, qui l'articulent et qui la construisent, point par point, jusqu'à ce qu'au fil du temps, les expériences partagées se confondent et n'en fassent qu'une. On se demande alors qui transmet à qui, qui enseigne et qui apprend.

La rencontre avec Annie fut de celles-là. D'un point de départ, notre relation est devenue, tout en douceur, un point de partage, puis de transmission. J'ai tout appris d'elle puis elle a appris de moi. Je l'ai écoutée puis c'est elle qui m'a entendue… En octobre 1985, c'est elle qui a effectué mon entretien de sélection pour partir une année aux USA avec PIE. Elle était la toute première déléguée de l'association et la mère du directeur. Elle est devenue un peu notre mère à tous à PIE, la mienne en tout cas… À mon retour, je suis devenue correspondante locale. Annie a continué à m'enseigner, par son expérience, comment informer les nouveaux participants. Puis, un jour, je suis devenue salariée de l'association. J'ai en quelque sorte pris les rênes de l'organisation du travail des délégués, et donc de celui d'Annie. Nous avons oeuvré ensemble, elle à présent à mes côtés, sans aucun désaccord, sans aucune tension, même lors de décisions difficiles à prendre. Ce fut parfois à moi de l'orienter, et même de trancher. Et puis un autre jour encore, j'ai quitté mon travail salarié à PIE, pour tracer une autre route. Je suis alors entrée au conseil d'administration de l'association, parce que c'était une évidence… Parce qu'Annie y était elle aussi, en qualité de secrétaire. C'est elle à nouveau qui m'a appris : à partager mon expérience au sein du conseil, à apporter ma pierre à l'édifice. Quand ses yeux se sont fatigués, j'ai pris sa place, comme secrétaire, mais elle est toujours à mes côtés. Je peux formuler aujourd'hui en peu de mots ce qu'elle a toujours été pour moi, et ce qu'elle restera tout au long de ma route : mon point d'ancrage.

PIE | PARTIR À L'ÉTRANGER | ACCUEILLIR | SÉJOURS DE LONGUE DURÉE

Laurine, Yokohama-Shi, Kanagawa — Une année scolaire au Japon

SAVOURONS | Décider de partir au Japon, c'est accepter de partir à l'aventure. Et pour moi qui ne parlais pas la langue (la seule chose que je savais faire en japonais, c'était de me présenter !), c'était vraiment partir vers l'inconnu. Les premières semaines ont été épuisantes. Mon esprit pensait en français, j'essayais de parler japonais et je parlais français.Quand j'ai pris la décision de partir 10 mois, c'est avant tout la langue qui me motivait. Mais depuis que je suis là, je réalise que c'est sur moi avant tout que j'ai appris le plus de choses.
Le Japon n'est pas un pays facile. On doit faire attention à ce qu'on dit, ne pas dire tout ce que l'on pense. « Vous, Français, vous donnez l'image de faire et de dire toujours le contraire de ce qu'on vous demande et de ce que l'on vous dit. ». C'est ce que m'a affirmé récemment mon professeur de biologie. Quand il m'a dit cela, j'ai souri. Que faire de plus ? Je ne pouvais pas le contredire, cela lui aurait donné raison. Et en plus, c'est un aîné. J'essaie de changer certaines de leurs opinions sur la France, mais ce n'est pas facile. Ce n'est pas chose aisée, mais je fais de mon mieux.
Malgré quelques côtés négatifs, je ne peux m'empêcher d'aimer ce pays un peu plus chaque jour.
J'apprends à me taire, à intérioriser mes sentiments, à mettre de côté le tactile, à manger avec des baguettes, à gérer la distance avec mes proches. Tout cela est dur. Mais on part pour vivre une expérience incroyable. Alors on met de côté tous nos préjugés et on s'ouvre : à une culture, un pays, une langue. À une façon d'être qui devient une philosophie de vie. Je cherche à savoir pourquoi les Japonais sont ainsi et pour cela il me faut étudier leur société. Dix mois ne seront pas assez. Mais je peux tenter une ébauche. Chaque jour qui passe m'offre une nouvelle opportunité d'en apprendre plus. Alors je savoure ! *Laurine*

PIE | Séjours scolaires à l'étranger

Images et récits des participants
PP. 3 à 7, 10 à 11, 14 à 15, 19 & 22 à 23

L'école à l'étranger : USA, Taïwan, Japon
PP. 12 à 13, 20 à 21 & 24

Le blog d'Alexandre PP. 8 & 9 — Australie

PIE | Une année universitaire à l'étranger

Entretien — Mes études supérieures aux États-Unis
PP. 26 à 29

Récit d'un séjour en école de langue
P. 29